

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Lettres de milady Juliette Catesby à milady Henriette Campley, son amie
[Document électronique] / Mme Riccoboni

LETTRE 1

p3

mardi, de Summerhill.

c' est au grand trot de six forts chevaux, avec des
relais bien disposés, l' air de l' empressement, que
je vais très-vîte, accompagnée de gens dont je me
soucie peu, chez d' autres dont je ne me soucie point
du tout.

p4

J' abandonne mes amis les plus chers ; je vous quitte,
vous que j' aime si tendrement : eh ! Pourquoi ce
départ, cette hâte ? Pourquoi me presser d' arriver où
je ne désire point d' être ? Pour m' éloigner... de
qui ? ... de Milord D' Offery... ah ! Ma chere
Henriette, qui m' eût dit que je l' éviterois un
jour ? N' est-ce pas le même objet dont la privation
forcée a pensé me couter la vie, qui pendant deux
ans fut toujours présent à mon idée, que tout me
retraçoit, et que rien n' a pu me faire oublier ? Je
fuis donc pour ne pas rencontrer ces yeux que j' ai
cherchés avec tant de plaisir, où mon destin me
sembloit écrit, dont les regards régloient autrefois
tous les mouvements de mon ame. Etrange changement !
Comment des effets si différents peuvent-ils provenir
d' une même cause ! Mon dieu, que j' ai été surprise
de le voir ! Que son air triste, que ce grand deuil
m' a frappée ! ... qu' il étoit bien ! Que sa femme a dû
regretter la vie ! Qu' en me retirant, j' ai eu de peine
à ne pas tourner la tête ! Dans quel état cette
vue ! ... mais concevez-vous qu' il ait osé se présenter

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

à ma porte, insister pour me voir, m' écrire,
imaginer que j' ouvrerois ses lettres ? ... en vérité,

p5

cet homme est audacieux... eh ! Ne le sont-ils pas
tous ? ... n' en parlons plus : ah ! N' en parlons
jamais.

Je suis encore étonnée de ma démarche. Je me dis à
chaque instant que j' ai bien fait : je me le dis ;
mais je ne le sens pas assez. Je cherche des raisons
de m' applaudir du parti que j' ai pris ; j' en trouve,
mais c' est dans ma fierté seulement. Ma chere,
j' éprouve que le coeur ne goute pas ces foibles
adoucissements dont l' amour-propre se fait des
consolations.

Enfin, je suis partie ; me voilà à cinquante milles
de Londres, et je ne suis point *morte* ;
assurez-en Milord Carlile. Malgré ses prédictions,
je ne me suis point *évanouie* au *pied* du
premier hêtre ; *les graces désolées* ne m' ont point
élevé ce *joli tombeau* dans lequel il me voyoit
déjà. Dites-lui que je ne me repens point. Je puis
faire violence à mes sentiments ; je puis souffrir,
mais je ne saurois me repentir. Adieu, mon aimable
Henriette ; quand vous lui aurez dit tout cela,
dites-vous à vous-même, que personne ne vous aime
autant que moi.

LETTRE 2

p6

mercredi, de chez Sir John Warthy.

nous allons partir d' un très-vilain château, dont le
seigneur plus vilain encore, est un de ces
incommodes personnages qu' il est si fâcheux de
rencontrer, et dont l' espèce n' est que trop commune ;
de ces gens qui font tout mal-à-propos, fatiguent par
leurs soins, et ne disent pas un mot qui ne soit un
fade compliment. Il nous a donné un très-grand et
très-mauvais soupé, servi avec tout l' appareil de la
cérémonie, et de cet apprêt gauche qui fait appercevoir
à ceux qu' on reçoit, tout l' embarras qu' ils causent.
Sir Warthy est marié depuis six mois, comme vous
savez ; sa femme est une jeune personne, longue,
sèche, pâle, niaise, avançant, d' un air boudeur, une
petite tête qui tourne sur un col mince, et vous riant
au nez, sans que son visage offre la moindre trace de

gayeté : ce couple m' a paru très-bien assorti.
Sir Henry est fort prévenant pour Lady Elisabeth ;
j' ai vu peu de frere, si j' en excepte

p7

le mien, aussi obligeant que lui. Mais comme les
vertus tiennent assez au tempérament, en examinant le
sien, j' ai découvert que son naturel est d' être
attentif, officieux même ; il aime à se mêler de tout,
à se rendre nécessaire. Nous avons déjà pris querelle
deux ou trois fois. Il veut m' étouffer dans mon
carrosse, de peur que je ne m' enrume ; je baisse la
glace, il la lève, et moi je la rebaisse ; il me fait
gravement ses représentations, je lui explique
doucement ma volonté ; il insiste, je m' obstine, il
cède avec chagrin ; et quand je l' ai mis de bien
mauvaise humeur, il boude, et je respire.
Pour Sir James, c' est la douceur, la complaisance
et l' agrément unis à la gayeté ; il parle assez,
s' exprime bien, et ce qu' il dit amuse : Lady
Elisabeth en est enchantée. Vous savez combien ses
gouts sont vifs : elle est heureuse qu' ils ne durent
pas assez pour se tourner en sentiments.
Je cherche à m' occuper des autres, pour éloigner les
idées qui me ramènent à moi-même. Quelquefois je
pense que je n' aime plus : ce que j' ai senti en
voyant Milord D' Ossery tient autant à la haine
qu' à l' amour... je le hais, peut-être... eh, pourquoi

p8

ne le haïrois-je pas ? ... j' espère, au moins, que je
reviendrai capable de le voir, de lui parler, de lui
marquer le dédain le plus offensant... oh ! Non, je
ne veux jamais lui parler, je ne veux jamais le
voir... voilà Sir Henry, il me presse, il ne
saurait attendre ; c' est encore un de ses défauts ;
pas la moindre patience... adieu, aimez-moi,
aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE 3

jeudi, de chez Milord D' Erby.

je vous écris du lieu le plus agréable qui soit
peut-être dans la nature : de ma fenêtre je découvre
des bois, des eaux, des prés, un paysage admirable.
Tout peint ici le calme et la tranquillité ; ce
séjour si riant, est l' image de la paix douce dont

jouit l' ame du fage qui l' habite. Cette aimable demeure porte insensiblement à réfléchir, à se retirer en soi-même ; mais tous les tems ne sont pas propres à faire goûter cette espèce de retraite : il en est où l' on trouve au fond de son coeur des importuns plus fâcheux que ceux dont la solitude nous délivre.

p9

Milord D' Erby nous a parfaitement bien reçus : penseroit-on qu' un homme tel que lui ne se fit point un malheur de son exil ? Il est rare, bien rare, ma chere, que des gens nés dans un haut rang, nourris dans le tourbillon du monde, dans la pénible oisiveté de la cour, trouvent en eux-mêmes des ressources contre l' ennui. Le souvenir du passé n' offre souvent à leur mémoire qu' un enchaînement de ridicules et de foiblesses, qui, regardé de sang froid, paroît dans son vrai jour. Il faut avoir toutes les vertus de Milord D' Erby, pour s' occuper avec plaisir de l' examen de son coeur.

Je viens de découvrir que Sir Henry est aussi curieux qu' attentif ; il a retardé d' une heure le départ de nos femmes, pour faire mille questions à Betty. Il a remarqué *de longs soupirs* qui *m' échappent* ; il se *doute* qu' il y a *un secret à une de mes boîtes* ; il a offert dix guinées pour s' en assurer. Il est *fort étonné* que je *vous écrive tous les jours* ; il ne *conçoit pas* le sujet d' un *commerce si régulier* ; *est-ce bien à vous que j' écris ?* Comment trouvez-vous ces impertinentes enquêtes ? Elles me coutent douze guinées ; j' ai cru devoir payer la fidélité de Betty,

p10

de peur que la réflexion ne l' en dégoutât. Cet homme est inquiet ; on ne sait ce qu' il a... il m' ennuie, il me déplaît... je crois, en vérité, qu' il s' avise... ah ! Qu' il me seroit odieux ! ... eh bien, ne le voilà-t-il pas ? ... oh ! Quelle mine il fait ! ... assurément il devine que je parle de lui. C' est ma lettre qui lui donne cette humeur... je vous promets, Sir Henry, que j' écrirai tous les jours ; vous aurez la bonté de vous y accoutumer... mais sa soeur vient... je vous quitte, ma chere amie, adieu : dites à Milord Carlile que je ne l' oublie point.

LETTRE 4

*vendredi, de chez votre très-humble adorateur,
Sir George Howard.*

je vous félicite, mon aimable Henriette, d' avoir été assez obstinée pour n' être point devenue la maîtresse de cette sauvage habitation. Miss Bidul, qui, à votre refus, s' est accommodée du coeur, de la main et de toute l' immense personne de Sir George notre hôte, est bien plus propre que vous à lui procurer l' espèce de bonheur qu' il est capable de goûter.

p11

Lady Howard est une très-petite femme, assez jolie, point coquette, trop négligée même : elle conduit sa maison, gouverne ses fermiers, gronde ses valets, aime son mari, fait des enfants, de la tapisserie, ne lit point, de peur d' affaiblir sa vue, consulte son chapelain, défend l' amour dans toute l' étendue de son domaine, marie ses vassaux, traite sérieusement les moindres détails, et se fait une grande affaire de la plus petite chose.

Eh bien ! Voilà pourtant à peu près la femme forte, la femme *qui rira au dernier jour* . Si elle rit, ma chere, nous pourrions bien pleurer, nous qui lui ressemblons si peu. Il seroit singulier que cette ménagère eût plus de mérite que nous ; il est au moins bien sûr qu' elle a plus de bonheur. Sa vie est simple, uniforme ; mais elle est paisible, utile ; ses jours s' écoulent dans une parfaite égalité ; demain n' apportera point un triste changement dans son état ; son ame est sans cesse ouverte à l' impression du plaisir... quel plaisir, me direz-vous ? Eh, ma chere Henriette, il en est de tant de sortes ! Une longue étude de nous-mêmes, notre raison, nos connoissances nous rendent-elles plus

p12

heureuses ? Je ne sais quelle idée les autres peuvent avoir de cette lumière qu' on nomme *esprit* ; elle se peint à mon imagination comme un flambeau ardent, qu' un coup de vent vient de souffler : il luit un peu dans l' ombre, et ne la dissipe qu' à demi : sa foible clarté suffit pour montrer qu' on marche sur le bord d' un précipice ;

mais non pas pour faire appercevoir l' endroit glissant où le pied peut manquer. On tombe, ma chere ; et quand on a roulé jusqu' au fond, on a l' avantage de réfléchir et de se dire, tout froissé de sa chute, que si on avoit mieux vu, on ne seroit pas là.

Je ne suis point absolument triste ; je commence à croire que le mal qu' on se fait soi-même est moins douloureux que celui qu' un autre nous cause. Je ne sais quel mouvement secret nous aide à le supporter ; je voudrois bien que ce ne fût pas la vanité. Adieu, ma très-aimable amie : comment Milord Carlile se trouve-t-il de mon absence ? Je ne suis plus là pour vous raccommoier ; cela devroit bien vous engager à vous brouiller moins souvent. Lorsqu' il vous fâche un peu, songez qu' il est mon parent et mon ami. Il a bien des qualités estimables ;

p13

il est digne de votre coeur... si pourtant il est un homme au monde digne de la tendresse d' une femme qui pense bien.

LETTRE 5

samedi, du château d' Hastingh.

voici, ma chere Henriette, une maison délicieuse ; la gayeté y préside depuis deux mois : elle appartient à une veuve qui n' a pas tout-à-fait vingt ans. Enchantée de son nouvel état, elle vient ici passer l' année de son deuil, seulement pour méditer en repos sur le choix qu' elle fera, lorsque la bienséance lui permettra de remplacer un vieux mari, qu' elle haïssoit de tout son coeur. Elle a le plus joli petit visage qu' il soit possible de voir ; une taille fine, bien prise, l' air mutin, une bonne-foi charmante ; elle conte ses chagrins en étouffant de rire. Le vieux lord étoit jaloux, et elle l' attrapoit ; elle l' attrapoit... cette agréable et folle créature a justement la portion d' esprit qui lui est nécessaire pour s' amuser et pour plaire. Miss Annabella, sa soeur, est tout-à-fait différente de cette aînée ; elle n' est jamais

p14

sortie de ce magnifique château, où elle vivoit seule

avec son pere. Sa figure est noble, intéressante ; son air doux et fin ; elle a beaucoup de lecture, et plus de sentiment. Il ne lui manque, en vérité, que l'usage du monde : mais si elle n' a aucun des agréments qu' il donne, elle n' a pas un des vices où il conduit ; vices dont il est si difficile de se garantir dans nos cercles, au milieu de ceux qui ont trouvé l' art méprisable de se pardonner mutuellement une partie des défauts du coeur. Je suis toujours révoltée, lorsque j' entends honorer cette criminelle indulgence *de douceur de caractère, de liant dans l' esprit, et de condescendance indispensable* dans la société. Oh ! Ce Sir Henry, il est insupportable ; tout lui déplaît, le fâche ou le chagrine ; je le croyois de l' humeur la plus égale. Il faut être bien aimable, pour le paroître à ceux qui nous voient tous les jours. Il m' impatiente : quelque mal que je reçoive ses avis, il s' obstine à m' en donner. Actuellement il me conseille d' ôter un gros bouquet que Sir James a cueilli lui-même, et vient de me présenter : depuis que je l' ai, Sir Henry ne respire pas ; il m' apporte vingt exemples des malheurs causés par l' odeur

p15

trop forte des jonquilles ; il m' assure qu' elle est dangereuse pour la tête. Moi qui vois son insolente jalousie, je garde le bouquet ; je le garderai, dût-il me donner la migraine. J' arriverai demain à Vinchester ; j' y trouverai de vos lettres ; c' est le seul plaisir que je m' y promets. Adieu ; mes plus tendres compliments à Milord Carlile.

LETTRE 6

dimanche, à Vinchester.

j' ai reçu vos lettres en arrivant ici ; vous ne doutez pas, ma chere Henriette, du plaisir véritable que j' ai senti à les lire. Votre amitié me touche dans tous les instants de ma vie ; elle a suffi long-tems à mon coeur : que j' étois heureuse alors ! Si des sentiments moins volontaires et plus tumultueux m' ont occupée, vivement occupée, croyez qu' ils n' ont point affoibli ce gout tendre et solide qui m' attache à vous. Les qualités qui l' ont fait naître ne doivent rien à l' illusion ; le tems ni l' éloignement ne pourront jamais le détruire. Ma fermeté vous étonne. Eh ! Bon dieu,

p16

cet effort que vous admirez, si je pouvois l' envisager sans passion, perdrait bien du prix que nous y mettons toutes deux. Qu' est-ce donc que je sacrifie ? Quel est le bien dont je me prive ? La douceur d' être trompée encore peut-être ! Mais pourrois-je m' y abandonner, quand j' ai perdu celle de me tromper moi-même ?

Vous me dites de *pardonner à Milord D' Ossery* , ou de *ne plus penser à lui* . Lui pardonner ! Ah ! Jamais... n' y plus penser ! ... j' y pense assurément le moins que je puis ; je n' y pense plus avec plaisir. Je n' y pense plus avec regret ; j' y pense... hélas ! Ma chere, parce qu' il m' est impossible de n' y plus penser. Le souvenir marche avec nous : on croit le perdre en cherchant le monde ; mais un instant de solitude lui rend toute la force que la dissipation sembloit lui avoir ôtée. Dès que je suis avec moi, je me retrouve avec cette idée autrefois si chère ; je revois cette image... combien l' ame, que je croyois à cet ingrat, avoit embelli ses traits ! Quelle parfaite créature il offroit à mes yeux ! Ah ! Pourquoi, pourquoi a-t-il déchiré ce voile aimable qui me cachoit ses vices, sa fausseté ? ... tant de candeur dans cette physionomie,

p17

et tant de perfidie, d' ingratitude dans ce coeur ! ... que n' est-il aussi noble, aussi généreux que je l' ai cru ! ... oui, mon plus grand malheur est d' être forcée de le mépriser. Adieu, ma bonne, ma chere amie ; je ne suis point en état de répondre à tout ce que vous me demandez... que je suis foible encore ! ... falloit-il me parler de lui ? ... vous avez réveillé... je puis éviter cet homme, renoncer à lui, le haïr, le détester ; mais l' oublier... oh ! Je ne le saurois.

LETTRE 7

lundi, à Vinchester.

je reçois à l' instant une lettre de Milord Carlile, qu' assurément il ne vous a pas communiquée. Il traite ma fuite de ruse féminine ; il ne me dit pas cela ; mais c' est cela qu' il veut me dire. Il croit que mon intention est de *mortifier le pauvre* Milord D' Ossery, de l' *éprouver* , de le *désoler* , et de lui *faire grace* ensuite. Cette idée qu' il a de mes desseins, ne me donne pas une haute opinion de sa

façon d' accorder *des graces* . Dites-lui

p18

cela, en attendant que je sois en humeur de lui répondre.

En vérité, je me mépriserois moi-même, si j' étois capable d' une feinte si basse ; si, croyant pouvoir pardonner, j' avois la dureté de faire attendre mon pardon, de jouir de l' incertitude et des peines d' un homme que je voudrois rendre heureux. Non, ma chere Henriette, je ne ferai jamais acheter un bien que j' aurai destiné. Ou je me connois mal, ou il n' est pas en moi de pardonner ; je le promettrai en vain. Les chagrins que j' ai sentis sont pour jamais gravés dans ma mémoire. Je suis bien éloignée de désirer qu' il soit en mon pouvoir d' en donner de si vifs. Ma haine est aussi généreuse que mon amitié fut tendre ; j' en bornerai toujours les effets à éviter la présence d' un ingrat. Milord Carlile prétend que tout ressentiment doit céder à un vrai repentir : belle maxime ! En vérité, je m' en servirai avec mes inférieurs ; mais jamais avec mes amis. La confiance ne reçoit pas deux atteintes ; il le pense comme moi. Mais, ma chere, une remarque utile à faire, c' est que les hommes n' établissent un principe que dans l' espoir d' en tirer avantage. Accoutumez-vous à penser,

p19

d' après milord, que *le repentir efface toutes les fautes* , et soyez sûre qu' il se procurera des occasions *de se repentir...* sa lettre m' a fâchée, je l' avoue ; au reste, je renonce à son approbation ; elle me couteroit trop, si je l' achetois par une foiblesse qui me dégraderoit à mes propres yeux. J' ai toujours regardé comme le plus grand des malheurs, la perte de la bonne opinion qu' on avoit de ses sentiments. On peut jouir de l' estime des autres sans la mériter ; l' art atteint jusques-là : mais que devient notre paix intérieure, quand nous ne pouvons plus nous estimer nous-mêmes ? Milord Carlile est bien singulier de vouloir décider dans une affaire dont il est si peu instruit. Grondez-le, grondez-le bien, je vous en prie.

LETTRE 8

mardi, à Vinchester.

vous me demandez ce que je fais, avec qui je suis, quels sont ceux qui me plaisent davantage. Hélas ! Je m'ennuie, je suis avec bien du monde, et personne ne me plaît assez pour me distraire. Nous sommes ici

p20

quinze ou seize habitants de Londres, sans compter la noblesse des environs qui abonde au château. Ce grand cercle m'étourdit plus qu'il ne m'amuse. Milord Vinchester est un homme passionné pour les talents : il s'est efforcé d'en acquérir ; mais la nature lui a refusé les dons qui les font éclore, et le goût qui les perfectionne. Avec une grande voix il chante désagréablement, danse de mauvaise grace, quoiqu'il forme exactement ses pas. Il dessine correctement, peint de petits écrans, qui ne sont ni laids, ni jolis, et fait avec facilité des vers détestables. Chaque jour voit naître une foule de couplets et de madrigaux, où l'Amour, Vénus, Hébé, tout l'Olympe se trouve, bon gré, malgré, aux pieds des divinités du château. On y prend, en arrivant, le nom que la rime ou la mesure vous donne. Au reste, milord est un fort bon homme ; je ne lui crois de défaut que celui d'avoir voulu se déplacer. Né pour être simple, honnête, médiocre ; s'il n'avait point prétendu à la supériorité, on aurait eu peine à lui trouver un ridicule. Sa femme... mais on entre... qui est-ce ? ... eh, qui pourrait-ce être que Sir Henry ? ... mais qui m'assujettit donc aux

p21

importunités de Sir Henry ? Pourquoi faut-il que je le reçoive ? Quel droit a-t-il de m'ennuyer ? Ah ! Ma chère Henriette, quel ennemi du genre humain inventa cette fausseté, qui, sous le nom de politesse, nous arrache des égards, nous force à nous contraindre ? ... voilà le maussade personnage établi dans mon cabinet ; insensiblement il gagne du terrain ; il est près, tout près de moi... il lit presque ce que j'écris... je voudrais qu'il le lût pour lui apprendre... je continue exprès... *milord, pardon, vous permettez...* il s'incline, soupire, et reste ; en vérité, il reste. Dans l'humeur où je suis je voudrais qu'il parlât, qu'il me dît qu'il m'aime... je lui donnerais mille guinées pour me faire cet aveu... puisque mon mauvais sort le fixe là, il faut que je

vous laisse.

toujours mardi à minuit.

comme je voulois vous le dire ce matin, Milady Vinchester est très-aimable : elle pense bien, se conduit avec décence et sans affectation : elle est belle, bien faite ; à sa fraîcheur on la croiroit cadette de Lady Elisabeth, sa soeur. Elle aime son mari, voit

p22

ses travers, n' en rit jamais, et par son sérieux en impose à ceux qui voudroient en railler. Dévote devant Dieu, elle le sert sans ostentation ; sévère pour elle-même, complaisante pour ses amis, douce avec tout le monde, elle exige peu d' égards, s' en attire de très-grands, et jouit du respect et de l' admiration sincère de tous ceux qui la connoissent. Nous avons la nouvelle Comtesse De Ranallagh, une petite étourdie, n' aimant que le bruit et le jeu : elle est jolie ; mais sans caractère ; état fâcheux. J' ai remarqué que les gens de cette espèce prennent volontiers les défauts de tout le monde. Mais celle qui prétend à la gloire d' effacer tout, d' enchaîner tout, c' est la belle Comtesse De Bristol. Belle en tout point, belle depuis le matin jusqu' au soir, toujours dans l' attitude d' une femme qui se fait peindre ; ne songeant qu' à paroître belle, et ne parlant que des effets de la beauté. Si on lui adresse la parole, elle est si persuadée qu' on lui va faire un compliment, qu' un signe de remerciement précède toujours son attention. Toutes nos dames sont occupées à la railler : malgré ce qu' elles peuvent en

p23

dire, la comtesse plaît à tous les yeux, mais elle ne plaît qu' aux yeux. Nous avons Sir Manly, gai, agréable, simple, uni ; un véritable anglois, attaché aux moeurs, aux loix, à la mode de son pays. Il est d' une maison très-ancienne, mais peu distinguée par la faveur, et pense qu' une vieille noblesse vaut bien de nouveaux titres. Possesseur de la plus belle terre de la province, il y vit au milieu de ses vassaux comme un pere tendre, environné d' enfants qui le chérissent, sans se souvenir jamais qu' il est au dessus d' eux, à moins que ce ne soit pour leur éviter des peines ou leur procurer des avantages. Juge de paix dans une étendue considérable, il a travaillé pour s' instruire d' un métier que tant de gens trouvent facile, et il

joint le savoir à l' équité. C' est un homme, ma chere,
c' est le seul qui soit ici.
Mais l' objet des préférences de toutes nos dames, c' est
Sidney, cadet de tous les Sidneys que vous
connoissez ; un jeune baronnet, peu riche, et pourtant
très-fastueux. Il est grand, bien fait, a les plus
beaux cheveux du monde, des dents admirables, assez
d' esprit, peu de bon sens, beaucoup de jargon.

p24

Il ne sait rien, parle de tout, ment avec impudence ;
se connoit en chiens, en chevaux, en bijoux ; méprise
tout, s' admire de bonne foi, décide sans cesse,
fatigue les gens de gout, prime parmi les sots, et
passe ici pour un homme charmant. Adieu, ma
très-chere amie ; j' embrasse Milord Carlile,
quoique je ne lui pardonne pas.

LETTRE 9

mercredi, à Vinchester.

voilà deux de vos lettres qu' on m' apporte ; je devois
les recevoir hier ; j' en étois inquiète : Sir Henry
s' est douté qu' elles avoient été oubliées ; il a fait
sept milles pour les aller chercher. Je crois que
j' ai le coeur mauvais ; car je suis fâchée de lui
avoir cette obligation.

Ce que vous m' apprenez de la rupture de Sir Charles
et de Lady Selby, me paroît incroyable. Quoi ! Cet
amant si passionné, qui l' adoroit, ne pouvoit vivre
sans la voir, et menaçoit dans ses fureurs jalouses,
de se poignarder à ses yeux ! Il la quitte, et avec ce
sang froid, cet éclat, sans s' embarrasser

p25

ni d' elle, ni du monde ! ... heureux hommes, combien la
différence de l' éducation, les préjugés, l' usage,
donnent d' avantage à ce sexe hardi, qui ne rougit de
rien, dit et fait tout ce qu' il veut ? Que de
ressources il a su ménager pour son orgueil, pour ses
intérêts ! Il rampe sans honte à nos pieds ; nos
mépris ne l' avilissent point ; nos dédain ne peuvent
le rebuter ; bas quand il le désire, fier dès qu' il
espère, ingrat lorsqu' il obtient... serpent souple et
agile, qui, ainsi que celui de Milton, se courbe, se
replie pour fixer notre attention, et la détourner du
piège qu' il nous tend... pauvre Lady Selby, que je

la plains ! Qu' il est dur d' être abandonnée ! Ah ! Ma chere Henriette, avec quelle légéreté vous parlez de son état. Si vous aviez senti cette horrible douleur ! ... puissiez-vous ne la sentir jamais ! Ce récit m' a rappelé ces tems où mon coeur égaré... mais je n' y veux plus songer.

Vous ai-je dit que nous avons ici la fameuse Comtesse De Sunderland, si belle, si indifférente, si aimée et si estimée, non-seulement en Angleterre, mais dans les cours du nord, dont elle a fait l' admiration ? Elle a près de quarante ans, et n' en

p26

paroit pas trente. Je ne puis mieux vous la faire connoître qu' en vous envoyant la copie d' une lettre qu' elle a écrite à Sir Manly. Il la conserve soigneusement depuis treize ans qu' il l' a reçue. Il m' en a dit des traits, qui m' ont donné envie de la lire, et il m' a promis de se faire apporter ici la cassette où elle est. Cette lettre, dit-il, caractérise la comtesse. Sir Manly en étoit amoureux, et ne la voit point encore sans émotion. Il lui écrivit qu' il l' aimoit, et c' est la réponse à sa déclaration que j' attends ; dès que j' aurai cette merveilleuse epître, je vous en ferai part. Adieu, ma charmante amie.

LETTRE 10

jeudi, à Vinchester.

vous êtes, ma chere Henriette, d' une cruelle exactitude. Vous m' avez promis de ne point me parler de Milord D' Ossery, et vous me tenez parole avec une régularité que j' admire. Je ne voulois pas qu' on m' entretînt de ses sentiments, des miens, de la fantaisie qui le ramène à moi. Mais me laisser ignorer s' il est encore à Londres, s' il

p27

compte y rester, ce qu' il y fait, s' il a cherché Milord Carlile, cela est dur, oui, dur, en vérité. On oblige quelquefois en manquant un peu à ses engagements... après tout, pourquoi cette vaine curiosité ? Quel intérêt ? ... allons, continuez... ne m' en dites rien. Mon humeur devient fâcheuse, tout m' ennuie. Sir

Henry me rend ce séjour désagréable ; il m' obsède, me fatigue, je ne vois que lui, il me cherche, me trouve, me suit, me rencontre par-tout. à peine suis-je un instant dans mon cabinet, qu' il y arrive d' un air empressé. Vous croiriez à le voir, qu' une affaire très-intéressante l' amène ; eh bien, c' est qu' il n' a rien à me dire, pas même bon jour. Il va, vient, retourne, s' agite, arrache des mains de Betty tout ce qu' elle veut me présenter, déränge mes livres, les fait tomber, me demande du thé, en prépare, s' en va sans en prendre, rentre pour me dire qu' il est malade, accablé, qu' il se meurt. Il se proméne les bras croisés, soupire, gémit, ne meurt point, et m' impatiente à lasser ma douceur, même ma politesse. Que je hais l' amour ! Que je hais tous ceux qui forment le dessein cruel de m' en inspirer ! Sir James me demande en grace un moment

p28

d' entretien ; il forme un projet qu' il veut soumettre, dit-il, à ma décision ; il me regarde d' un air, et me parle d' un ton... que me veut-il ? J' ai une seule obligation à Milord D' Ossery ; son souvenir sera mon préservatif, mon éternel préservatif contre tout son sexe. Qui pourroit me paroître aimable après Milord D' Ossery ? Qui m' inspireroit de la confiance, quand Milord D' Ossery m' a trompée ? Que tout ce que je vois est différent de lui ! ... mais, ma chere, il n' y faut plus penser ; n' est-ce pas ? ... hélas ! Qu' il est difficile d' oublier !

Voilà la lettre que je vous ai promise ; Sir Manly m' a permis d' en prendre une copie : vous aurez la bonté de me la renvoyer.

Milady comtesse de Sunderland, à Sir Manly.
mon estime pour Sir Manly m' engage à lui parler avec une franchise dont je me dispenserois, peut-être, à l' égard d' un autre. Vous êtes aimable, monsieur, bien fait, modeste ; vous paraissez prudent, et je vous crois discret. Tant de qualités, si vous y joignez la constance, rendront

p29

heureuse une femme qui vous aimera. Elles justifieront son choix à ses yeux, même à ceux des autres ; avantage peu commun, et qui me décideroit en votre faveur, si l' amour étoit un sentiment auquel mon coeur

pût s' abandonner. Ce n' est point sur un préjugé, dès long-tems affoibli dans nos idées, que j' établis les raisons qui me portent à fuir cette passion. L' usage est d' avoir un amant ; cet usage est reçu, et peut-être ne m' en estimerois-je pas moins, si mon gout me décidoit pour lui. Ce que je dois à Milord Sunderland me retiendrait davantage, s' il avoit eu la bonté de se souvenir que nos promesses étoient mutuelles. Il m' a négligée dans un tems où mon plus tendre attachement pouvoit être le prix de ses moindres complaisances. Je lui rends grace de m' avoir laissée à l' indifférence qu' il méritoit de m' inspirer : la mienne est extrême, il la connoit ; et si je n' en donne pas des marques publiques, c' est seulement par égard pour moi-même, parce que je ne crois pas décent de montrer du mépris pour l' homme dont je porte le nom.

p30

Livrée à mes réflexions, j' ai long-tems considéré le monde, les différents âges de la vie, la durée des choses, ou, pour mieux dire, leur perpétuelle variété. Mon étude la plus sérieuse, a été d' examiner mon sexe, ses vertus, ses écarts : j' ai cherché les ressources qui nous étoient données pour nous aider dans les positions difficiles où nous nous trouvons, soit dans l' éclat de la jeunesse, soit sur le retour de nos ans. J' ai vu, monsieur, que la coquetterie, la foiblesse et la vanité, étoient le partage des deux sexes, mais particulièrement celui du mien. La vanité bien entendue, et tournée vers le grand, fait des femmes vertueuses. La coquetterie ménagée fait des femmes agréables ; la foiblesse en fait de deux sortes, dont les unes sont malheureuses, et les autres méprisables. Notre gout nous range indispensablement dans une de ces classes ; le mien m' a décidée, j' ai de la vanité. Celle qui n' a estimé que le frivole avantage d' être belle, passe une partie de sa vie à s' applaudir de ses charmes, et l' autre à en regretter tristement la perte. Quel personnage joue une coquette lorsqu' elle n' a plus

p31

de cet état que le ridicule d' y prétendre encore ? Les femmes foibles sont à plaindre : le plaisir que leur a donné la sensibilité de leur coeur, est un écueil pour leur raison. Trop souvent elles conservent

l'habitude d'aimer, long-tems après qu'elles ont perdu le don de plaire. Elles deviennent le jouet des ingrats et l'objet de la risée d'une jeunesse vile, intéressée, qui les recherche, les trompe, et les deshonore.

La vanité n'a aucun de ces inconvénients ; elle jouit du passé, du présent, de l'avenir ; a toujours les mêmes plaisirs ; l'âge ne les détruit point ; elle s'aime, s'admire dans tous les tems. N'est-on pas plus heureux, monsieur, par un sentiment qu'on est sûr de conserver, que par ceux qui assujettissent nos goûts, et font dépendre notre bonheur du caprice et de l'inconstance des autres ? De quelque façon que vous pensiez sur mon choix, croyez que rien ne peut m'y faire renoncer. Si mon amitié vous est chère, abandonnez pour jamais l'inutile projet de troubler la douceur de ma vie ; et par une conduite conforme à mes principes,

p32

rendez-vous digne de ma confiance et de mon estime.
toujours jeudi.

eh bien, voilà une femme très-respectable, très-respectée ; pourquoi ? Parce qu'elle a eu l'avantage de s'aimer assez, pour ne point en aimer un autre. Elle a fait l'admiration de tout le monde ; mais elle n'a fait le bonheur de personne, pas même le sien, peut-être. Que de combats à soutenir contre ce penchant si naturel, qui nous porte ! ... à quoi, ma chère ? Hélas ! à gémir un jour de la perte d'un bien... eh, quel bien ? Celui qu'un instant peut changer en amertume. Est-il donc si estimable ? Sa possession donne-t-elle des plaisirs assez grands pour compenser les peines dont sa privation nous accable ? ... je ne sais comment j'envisage la raison de la comtesse, ses vertus ; mais cette classe des femmes foibles me paroît celle des bons coeurs.

LETTRE 11

p33

vendredi, à Vinchester.

quoi ! Ma chère Henriette, il est parti ! On ne sait où il est allé ? Vous craignez que ce ne soit en France... eh pourquoi le craindre ? Ah ! Qu'il

s' en aille, qu' il reste, qu' il voyage, ou qu' il demeure, que m' importe ! Quel intérêt dois-je y prendre ? Il est mort pour moi... cependant il m' est doux de penser qu' il ne l' est que pour moi. Je suis triste, ma chere amie, je ne sais ce que j' ai : le dégoût et l' insipidité sont répandus autour de moi ; la façon dont on vit ici me lasse, et ne me dissipe point. Un jeu ruineux, de longs repas, beaucoup de musique, toujours du bruit, peu de repos, aucun des agréments qu' on se promet aux champs... vous êtes sûre que Milord D' Ossery n' est plus à Londres ; mais si sa maison y est établie, c' est une marque... *en France !* pourquoi plutôt *en France* qu' ailleurs ? La Duchesse De Pembroke, qu' il a aimée, vient d' y passer... peut-être a-t-il repris pour elle cette passion, qui, jadis... Milord

p34

Carlile ne vous cache-t-il rien ? La façon dont il m' écrit, me donne des soupçons... eh, que me fait tout cela ? Pourquoi m' en inquiétero-je ? Lady Elisabeth vous prie de lui envoyer un domino blanc, très-galant, c' est-à-dire, très-garni. Envoyez-m' en un aussi, qu' il soit... mon dieu, comme vous voudrez, ma chere. C' est pour un bal que donne Milord Vinchester. On est fatigué de plaisirs ici... partir sans voir Milord Carlile, sans chercher à vous connoître, à vous parler ; ne faire aucunes démarches pour savoir où je suis, pour s' assurer... étrange, inconcevable créature ! Il paroissoit plein d' ardeur ; il ne pouvoit *vivre sans me revoir, sans m' apaiser. Recouvrer son coeur, ou mourir*, disoit-il à Betty, le jour qu' elle vint toute pleurante me supplier de le recevoir, de lui parler, et il s' en va ! Il s' en va, ma chere, et ne voit pas Milord Carlile... quelque part qu' il soit, je lui souhaite tout le bonheur que je désirerois pour moi-même... mais d' où vient semblez-vous m' accuser de dureté, me faire un reproche de son départ ? Ah ! Ma chere Henriette, vous aimez Milord Carlile bien plus que vous ne le croyez ! Vous prenez son style sans vous en

p35

appercevoir. Adieu, voilà Sir Henry ; je suis très-propre aujourd' hui à converser avec lui.

LETTRE 12

samedi, à Vinchester.

je m'ennuie ici, ma chere ; je m'y ennue beaucoup.
Que j'ai déjà regretté votre cabinet, le mien, la douceur de ces entretiens que la confiance rend si vifs, ces amusements simples, ces lectures utiles ! Si quelque chagrin nous touche et vient troubler notre tranquillité, au moins la froideur n'est jamais en tiers avec nous. Il semble que l'on soit libre ici ; et la contrainte est cachée sous cette liberté apparente. On y fait ce que l'on veut ; mais on n'y dit point ce que l'on pense. Que le grand monde, que cette société brillante, appelée la bonne compagnie, donne peu de satisfaction à ceux qui l'examinent ! Ce n'est ni le gout, ni le coeur, pas même l'espérance du plaisir qui rassemble ces êtres bizarres, nés pour posséder beaucoup, désirer davantage, et ne jouir de rien. Ils se cherchent sans s'aimer, se voient sans

p36

se plaire, et se perdent dans la foule sans se regretter. Qu'est-ce donc qui les unit ? L'égalité du rang, de la fortune, l'usage, l'ennui d'eux-mêmes, ce besoin de s'étourdir qu'ils sentent continuellement, et qui semble attaché à la grandeur, aux richesses, à l'éclat, enfin, à tous les biens que le ciel n'a pas également départis à toutes ses créatures. Quels liens, ma chere, et quels amis pour moi ! Peu accoutumée à déguiser mes sentiments, puis-je me plaire avec ceux auxquels je ne saurois les montrer sans réserve ? Il faut être dans une situation fort heureuse, pour s'amuser des gens qu'on aime peu, ou qu'on n'aime point du tout. Mais je suis bien réfléchissante ; je vous lasse, peut-être. Adieu ; de quelque humeur que je sois, je vous aime toujours ; ha, oui, de tout mon coeur.

LETTRE 13

dimanche, à Vinchester.

deux de vos lettres ! ... il n'est point revenu... on ne sait où il est... une de Milord Carlile... il ne m'apprend rien ;

p37

mais il me gronde, et très-fort, et avec de l' humeur qu' il veut me faire prendre pour de l' amitié... pour de la raison... oh ! Je lui répondrai en vérité. Il se plaint de vous, du peu de complaisance que vous lui marquez : aussi, ma chere Henriette, pourquoi ne voulez-vous pas lui dire ce que vous savez comme moi-même, ce que j' ai consenti que vous lui apprissiez ? Vous ne voulez pas *faire connoître à cet homme combien un autre a été aimé* ; cette excuse est désobligeante ; a-t-il tort d' en être fâché ? Quoi-qu' il soit mon meilleur ami, j' ai une sorte de répugnance à lui avouer mes foiblesses ; pourtant je lui dirai tout ; il verra, du moins, qu' il n' entre dans mon ressentiment aucun des caprices tant reproché à mon sexe. Vous n' êtes pas bien avec Sir Henry ; c' est un malheur que je ne puis vous dissimuler. Il m' a demandé hier pourquoi vous aviez remis à l' été votre mariage avec Milord Carlile : je lui ai dit que c' étoit pour attendre le retour de votre oncle, dont l' ambassade finissoit dans ce tems. Un quart d' heure après il m' a fait exactement la même question, et moi positivement la même réponse. *cruelle fille ! s' est-il écrié, imposer une loi si dure ! Si j' étois*

p38

Carlile ! ... si vous l' étiez, monsieur. je crois... vous croyez ? ... j' espère que milady ne peut s' offenser... mais je vous prie, si vous étiez Carlile... je n' ose parler... j' ai le malheur de vous révolter... de vous être importun... pourtant milady... pourtant... là dessus il s' est levé, a pris le ciel à témoin de je ne sais quoi, s' est promené à grands pas, a commencé une conversation avec lui-même, et tout cela d' un air si sombre, si triste, si lugubre, et puis il est resté si déconcerté... mais le voici, plus morne, plus malade, plus mort que jamais ; il m' apporte des pamphlets : je suis sûre qu' ils ne valent rien.

LETTRE 14

lundi, à Vinchester.

j' écris à Milord Carlile, et je lui donne ces détails qu' il n' a pu obtenir de vous. Son ancienne amitié pour le Comte D' Ossery lui persuade que le procédé dont je me plains ne sauroit être impardonnable. Il en jugera autrement, je l' espère ; il ne lui restera plus de prétexte pour tous les

dont il me fatigue. à vous dire la vérité, ma chere Henriette, je ne voudrais pas qu' un autre vît cette histoire. Il me paroît fort désagréable d' en avoir une ; et si je pensois sérieusement, je la déchirerois, peut-être. J' ai passé une partie de la nuit à l' écrire ; je ne saurois vous exprimer combien cette occupation m' a agitée. Dès que Milord Carlile aura lu ce cahier, faites-moi le plaisir de le brûler. Je ne répons pas à votre jolie lettre : ma chere, vous étiez bien gaie quand vous m' avez écrit ; je ne le suis point assez à présent pour vous répondre.

lettre de Milady Catesby à Milord Carlile.

non, milord, je n' ai point un *esprit d' obstination* qui me porte à me *chagriner* , pour faire *partager mes peines à un autre* ; mais j' ai la noble fermeté qui distingue les coeurs généreux de ces petites ames, toujours prêtes à recevoir les impressions qu' on veut leur donner. Déterminée dans mes résolutions par des principes sûrs, je suis capable de tous les efforts que l' honneur exige ; et ce que je croirai me devoir, décidera toujours de mes projets de conduite et

de mes idées de bonheur. *c' est un homme, dites-vous, qui a des torts ; il les sent, il revient ; vous rejettez ses soumissions ; ce procédé est peu d' accord avec votre caractère : vous aimez encore, vous êtes encore aimée ; vous devez oublier, vous devez pardonner.* pourquoi le dois-je, milord ? Lorsque vous eutes querelle avec le chevalier Sternill ; c' étoit un homme, qui, dans un moment de délire, vous avoit insulté ; il reconnoissoit sa faute, il l' avouoit ; il offroit de vous faire toutes les réparations qui étoient en son pouvoir ; vous saviez qu' il vous aimoit ; cependant vous refusates de l' entendre ; rien ne put vous faire consentir à un accommodement ; et pour un geste douteux, un mot échappé dans la chaleur d' une folle dispute, vous étendites mort à vos pieds celui que vous aviez nommé cent fois votre ami. Quelqu' un blâma-t-il votre *inflexibilité* ? Pourquoi pardonnerois-je, moi que l' on a insultée avec réflexion, de dessein prémédité, sous le voile de

l' amitié, de l' amour, de tous les sentiments qui peuvent toucher un coeur tendre et reconnoissant ? Eh ! Quel droit un sexe a-t-il de se jouer de la douceur et de la bonté de l' autre ?

p41

Si l' usage a rendu le point d' honneur différent entre nous ; si je ne suis point forcée à me venger avec éclat, mon ressentiment doit-il en être moins vif ? Doit-il céder aux avances d' un ennemi, qui pour bien moins eût payé de sa vie l' outrage qu' il vous auroit fait ? Encore une fois, quels sont vos droits pour insulter, ou pour punir ? Quel orgueil vous persuade que vous pouvez punir, quand vous croyez que je dois pardonner ?

Ne me donnez point des préjugés pour des loix, milord, ni l' usurpation comme un titre ; le tems et la possession affermissent le pouvoir de l' injuste ; mais ne le rendent jamais légitime. Dans cette route difficile où nous voyageons ensemble, le ciel nous a placés sur la même ligne ; je puis marcher votre égale, et je n' admets point de distinctions entre des créatures qui sentent, pensent et agissent de même. Mais je hais à dissenter ; et quoique votre lettre soit très-propre à m' animer, je ne porterai pas ce sujet plus loin. Je veux bien vous donner ces détails que vous désirez ; je consens même à vous prendre pour juge entre Milord D' Ossery et moi ; prête à en

p42

appeller pourtant, si vous osiez me condamner sur les faits que je vais vous exposer.

histoire de Milady Juliette Catesby, et de Milord D' Ossery.

ce que je vais vous confier, n' est intéressant que pour un ami. Encore fort occupée de mes chagrins, je puis convenir pourtant, qu' ils n' ont d' extraordinaire que la façon dont je les ai sentis ; mais la diversité de nos caractères met une extrême différence dans notre manière d' envisager les événements : je n' ai pu me consoler d' un malheur, qui, peut-être, eût été léger pour une autre.

Mariée à seize ans, veuve à dix-huit, je revins à Londres comme vous en partiez pour aller à Vienne. Rien ne me promettoit alors la fortune considérable que je possède aujourd' hui. Sans ambition, sans amour

pour le faste, je ne la désirois pas cette fortune.
Hélas ! Que mon frere n' en jouit-il encore ! Quels
biens me le feroient oublier ! Que ne puis-je perdre
tout ce vain éclat, et recouvrer un ami si cher !

p43

Vous l' aimiez, milord, et vous savez combien mes
regrets sont fondés. Il partit pour la France, et je
restai chez ma tante, qui nous servoit de mere à tous
deux. Lady Nancy, sa fille, ayant été mariée à
Milord D' Ormond, et ma tante lui cédant sa maison
dans Pallmall, un arrangement convenable me fit
demeurer avec Lady D' Ormond.

L' extrême jalousie de Milord Catesby m' avoit
accoutumée à la retraite : je me plaisois peu dans le
grand monde ; la lecture et la musique occupoient
tous mes moments. On me trouvoit aimable, on me le
disoit ; mais sans être insensible au plaisir de
l' entendre dire, je l' étois beaucoup aux soins de mes
amants. Je riois de leurs transports ; et badinant
des erreurs où l' amour conduit, je croyois que la
raison et la fierté me les feroient toujours éviter.
Peu de tems après le mariage de ma cousine, nous
partimes pour le Comté D' Erford. Milord Comte
D' Ossery et le chevalier D' Orsey revinrent alors,
l' un de France, et l' autre d' Italie. Comme ils
étoient tous deux amis de Milord D' Ormond,

p44

ils furent priés par lui de venir à Erford ; ils
tardèrent peu à s' y rendre, et ils y arriverent
ensemble. J' étois avec Milady D' Ormond, lorsque son
mari les lui présenta : le premier regard que je
portai sur l' un des deux, décida pour jamais mon gout
et mes penchants.

Milord D' Ossery monroit un grand éloignement pour
la tendresse. Avant de l' avoir vu, j' étois fort
indifférente : cette conformité d' humeur, dont on nous
railloit quelquefois, fut le premier lien de l' amitié
qui nous unit d' abord : il parloit souvent de l' amour ;
mais c' étoit toujours pour s' en plaindre ; il
paroissoit n' en connoître que les peines. Mon coeur
déjà sensible pour lui, prenoit un secret intérêt à
ses discours : je me les répétois quand j' étois
seule ; et pensant qu' il regrettoit une infidèle, je
partageois ses chagrins. Je m' étonnois qu' on eût cessé
de l' aimer ; il me sembloit qu' une femme qui avoit pu

le trahir, ou l' abandonner, étoit née plus perfide que toutes les autres.

Je passai un peu de tems sans faire attention au plaisir que je sentoie en voyant le comte ; je m' y livrois et n' y réfléchissois

p45

point ; je trouvois seulement que depuis son séjour à Erford, tout étoit devenu plus intéressant pour moi. Le chevalier D' Orsey se déclara mon amant ; vous savez que ses passions sont vives, mais de peu de durée ; il se montra bientôt empressé, ardent, et ne me parut qu' importun. Milord D' Ormond souhaitoit qu' il pût me plaire ; il lui avoit même donné des espérances ; je les détruisis dès qu' on m' en parla. Le chevalier prit de l' humeur et me devint insupportable ; il étoit triste, jaloux, incommode, boudoit souvent, et passoit des jours entiers à la chasse pour m' éviter. Milord D' Ossery me badinoit sur ses absences ; il m' assuroit, en riant, qu' elles m' affligoient, et s' offroit à me représenter le chevalier. Il prenoit sa place près de moi, l' imitoit dans ses soins, choissoit des fleurs, et me les présentoit avec cette contenance timide, cet air sombre, dont l' amour malheureux ne peut se défendre, et qui ajoute à l' ennui qu' il inspire. Le comte mêloit tant d' agrément à tout ce qu' il faisoit, que cette plaisanterie se répétoit sans y perdre. Elle nous engageoit à nous

p46

chercher ; et quand nos entretiens prenoient un tour plus sérieux, Milord D' Ossery plaignoit le chevalier, et me disoit qu' il n' imaginoit point de malheur égal à celui de m' aimer et de me déplaire. Un matin que je m' étois promenée assez long-tems avec Sir D' Orsey, par un de ses caprices ordinaires, il changea tout-à-coup d' humeur, et parut fort enjoué : Milord D' Ossery prit un air sérieux ; je vis de la froideur dans ses regards ; je m' en inquiétai ; un mouvement inconnu se fit sentir à mon coeur, et me causa la plus grande agitation. Je voulois parler au comte, lui demander le sujet de sa tristesse ; mais loin de saisir les occasions que je lui donnois de s' approcher de moi, il ne parut pas même faire attention à mon dessein. Les heures passerent et le jour finit, sans qu' il m' eût marqué la moindre

préférence, sans qu' il eût daigné m' adresser une seule parole. Qu' il me parut long ce jour ! Quel dépit je sentois contre Milord D' Ossery ! J' en ressentois tant, que je croyois le haïr. Dès que je fus seule, des larmes s' échappèrent de mes yeux ; elles dissipèrent l' oppression de mon coeur, et me laisserent

p47

la liberté de réfléchir sur la cause secrète du sentiment qui les faisoit couler.
Pourquoi me troubler de la froideur de Milord D' Ossery ? Pourquoi désirois-je de lui parler ? Qu' avois-je à lui dire ? Et quel intérêt devois-je prendre au changement de son humeur ? Ces questions que je me fis à moi-même, me découvrirent le penchant auquel je m' étois livrée sans le connoître.
Vous le dirai-je, milord ? En osant me l' avouer, j' eus la foiblesse de me le pardonner. Je trouvois Milord D' Ossery si digne d' être aimé ; l' agrément de son esprit, les graces de sa personne, son air, ses traits, la noblesse de ses sentiments, mille qualités aimables, les vertus qu' il possédoit, celles que mon amour lui prêtoit, tout en lui me parut propre à augmenter ma tendresse et à la justifier ; je me promis de ne jamais la faire éclater ; mais je me promis aussi de la conserver toujours.
On me trouva le lendemain un air d' abattement qui fit craindre pour ma santé. Milord D' Ossery laissa voir tant d' inquiétude, se montra si touché de ma langueur,

p48

que l' intérêt vif qu' il y prit, la dissipa bientôt.
En le voyant, en l' écoutant, ma gayeté renaissoit, et ramenoit sur mon visage l' éclat que le chagrin en avoit banni. Depuis ce jour j' observai mes démarches ; le comte me montra bien plus d' amitié ; mais il ne me montrait que de l' amitié.
L' hyver nous ramenant à Londres, je vis Milord D' Ossery moins souvent ; je devins triste, rêveuse ; je sentis du dégoût pour tous les amusements qui me suffisoient avant que mon coeur se fût donné. Lady Henriette étoit alors à Venise avec son pere.
Privée de la seule amie à laquelle j' aurois osé confier mon trouble, je veillois sans cesse sur moi-même pour le cacher. Quelquefois je rougissois de mon amour ; je regrettois ma première tranquillité ; je ne voulois

plus me livrer à mes sentiments ; je les combattois ;
j' examinois le comte avec attention ; je lui cherchois
des défauts ; je souhaitois qu' il pût me déplaire :
mais plus je le regardois, plus je l' écoutois ; plus
je me persuadois qu' il étoit vraiment digne de tout
l' amour que je sentoiss pour lui.

Le Chevalier D' Orsey, dont la légéreté

p49

étoit extrême, las de mon indifférence, offrit ses
voeux à Miss Germain ; son infidélité nous rendit
amis : comme sa nouvelle maîtresse étoit souvent avec
moi, il me prioit de ne pas lui apprendre à le
maltraiter. Milord D' Ossery étoit toujours mêlé
dans nos entretiens : nous parlons, sans le vouloir,
de l' objet qui nous plait ; son nom est sans cesse sur
le bord de nos lèvres : on veut en vain le retenir, il
échappe ; on l' a prononcé cent fois avant de songer
qu' on ne vouloit pas le prononcer une seule. Soit que
le chevalier m' eût pénétrée et voulût se venger, soit
qu' il le pensât en effet, il me répétoit à tous
moments qu' il plaindroit beaucoup une femme qui
s' attacherait à Milord D' Ossery. Il me le peignoit
solide, aimable, généreux, mais insensible. Le
chevalier me chagrinoit par ses discours ; pourtant
je ne me lassoiss point de les entendre : c' étoit
parler de Milord D' Ossery ; et tout ce qui
m' entretenoit de Milord D' Ossery, avoit un charme
attrayant pour moi.

Je passai une partie de l' hyver dans l' incertitude et
l' agitation ; les regards du

p50

comte, ses assiduités redoublées, mille petits soins
que le coeur seul fait prendre, et que lui seul sait
apprécier, tout me persuadoit qu' il m' aimoit ; mais
il ne me le disoit pas : et ce doute inséparable de
l' amour, cette crainte qui élève des obstacles à nos
désirs et détruit nos espérances, me faisoit toujours
rejeter les preuves que je croyois avoir de sa
tendresse. Tant que Milord D' Ossery étoit près de
moi, une paix douce calmoit mes sens ; mes voeux les
plus chers me paroissoient remplis ; et dès qu' il
s' éloignoit, je sentoiss renaître toutes mes inquiétudes.
Nous étions un soir dans le cabinet de Milady
D' Ormond ; tout le monde jouoit, excepté le comte
et moi ; j' étoiss debout, appuyée sur le fauteuil de

Lady Bedford, dont je voyois le jeu. Elle appella Milord D' Ossery pour lui parler ; il se pencha vers elle ; un mouvement que le hazard me fit faire, posa ma main sur celle du comte. Je la retirai ; mais lui, me fixant avec un regard passionné, se hâta de porter la sienne à sa bouche, et baisa l' endroit que je venois de toucher. Je fus émue de cette action ; elle m' attendrit, elle me charma ;

p51

et du reste du soir je ne pus me défendre en regardant le comte de ce trouble, de cet embarras, qui dit si bien ce qu' on s' efforce de taire.

Pardonnez, milord, si je m' étends sur de si foibles détails : cette cruelle passion m' a été si chere, tout ce qui s' y rapporte est encore si vif dans ma mémoire, qu' il m' est impossible d' en parler sans me rappeler les circonstances qui m' ont conduite à me livrer à ce malheureux penchant.

Au commencement du printems nous retournames à Erford : Milord D' Ossery voulut être du voyage ; j' en ressentis une joie extrême ; je me flattai qu' il y venoit pour moi seule ; je lui sus gré de me préférer aux amusements que la cour, Bath et Tunnebrige pouvoient lui offrir. Hélas ! Je ne fus que trop sensible à ce léger sacrifice.

Moins gênés qu' à Londres, nous passions des heures entières dans ces beaux jardins que Milord D' Ormond a pris plaisir à rendre délicieux par les plantes rares, les bosquets, et la quantité de fleurs dont il les a fait orner. Le comte me perfectionnoit

p52

dans le françois, et je lui enseignois l' espagnol : nos lectures nous conduisoient à des réflexions, dont nos sentiments étoient le principe. à chaque instant le secret de notre coeur paroissoit prêt à nous échapper ; nos yeux se l' étoient déjà dit, lorsque lisant un jour une histoire touchante, de deux tendres amants qu' on séparoit cruellement, le livre tomba de nos mains, nos larmes se mêlerent ; et saisis tous deux de je ne sais quelle crainte, nous nous regardames. Il passa un bras autour de moi, comme pour me retenir ; je me penchai vers lui ; et rompant le silence en même-tems, nous nous écriames ensemble : *ah ! Qu' ils étoient malheureux !* une entière confiance suivit cet attendrissement ;

Milord D' Ossery me découvrit enfin les sentiments que je lui avois, disoit-il, inspirés dès le premier instant où il m' avoit vue. Il m' apprit les raisons qu' il avoit eues de contraindre les mouvements de son coeur, naturellement porté vers l' amour. Vous savez qu' il étoit prêt d' épouser Lady Charlotte Chester, lorsque le vieux Duc De Penbroke se présenta

p53

et fut agréé dans sa recherche. Lady Charlotte préféra à l' amant aimable qui lui étoit attaché, qu' elle feignoit d' aimer, un titre qu' il n' espéroit point alors, ayant deux freres, tous deux ses aînés. Cette fille ambitieuse dégouta Milord D' Ossery de tout un sexe, qu' il crut incapable de tendresse et de fidélité. Il quitta Londres, et conservoit encore, lorsqu' il vint à Erford, la crainte de s' engager : elle fut bientôt dissipée par l' espoir de trouver en moi un coeur formé pour le sien. Il oublia la duchesse, et ne s' occupa que du plaisir de se livrer à l' amour que je lui donnois et qu' il me cachoit. Avec quel feu il me le peignit, cet amour ! Combien de fois il me jura que son bonheur, que sa vie dépendoient du retour que j' accorderois à sa tendresse ! Que ses regards étoient touchants ! Quelle ardeur dans ses expressions ! Ses discours, le son même de sa voix pénétoient mon ame ; toutes ses paroles s' y gravoient pour ne s' en effacer jamais. Ah ! Milord, quel moment ! L' aveu d' un amour qu' on partage est un trait de lumière qui porte un nouveau jour dans

p54

nos idées. Un charme inconnu se répandit sur tout ce qui m' environnoit ; les objets changerent à mes yeux ; ils devinrent plus riants, plus aimables ; je vis la nature s' embellir autour de moi. Ce jardin, où je venois d' apprendre que j' étois aimée, me parut le séjour d' un être bienfaisant, dont la main déchiroit le voile qui m' avoit caché le bonheur. Interdite, saisie d' étonnement et de joie, comment aurois-je pu renfermer des mouvements rapides et sentis pour la première fois ? Eh, pourquoi les aurois-je contraints ? Je laissai voir à mon amant tout le plaisir qu' il venoit de faire passer dans mon ame : il en jouit, et l' augmenta par ses transports, par la reconnaissance avec laquelle il reçut les serments que je lui fis de

l'aimer toujours. Depuis cet instant, Milord
D' Ossery réunit tous les penchants de mon coeur, et
je ne respirai plus que pour aimer Milord D' Ossery.
C' est dans ce tems que le Duc De Suffolk vint à
Erford ; il y passa six semaines, et prit pour moi
cette passion qu' il conserve encore. Pourquoi ne
puis-je la payer d' un sentiment plus tendre que
l' estime ?

p55

Une ardeur si constante devoit bien l' emporter sur
le souvenir d' un ingrat. Milord duc me fit parler ;
mes refus l' affligèrent sans l' offenser : il imagina
facilement que le rang de duchesse, une fortune
immense, l' homme le mieux fait et le plus justement
estimé, n' étoit point un parti auquel on pût renoncer
sans un fort attachement pour un autre. Il s' en
expliqua avec Milord D' Ormond, qui l' assura du
contraire, mais sans pouvoir le persuader. Je ne doute
point que ses soupçons ne soient tombés sur Milord
D' Ossery : je le crois d' autant plus, que depuis il
n' a jamais prononcé son nom devant moi ; égard dont
je lui saurai toujours gré.

Nous cachions, avec soin, notre secrète intelligence,
sans autre raison qu' un peu de honte d' avoir changé ;
nous nous voyions sans cesse, et la nuit nous nous
écrivions ce que nous n' avions pu nous dire pendant le
jour. Que ce tems est encore cher à mon souvenir ! Que
je vivois heureuse ! Quel bien est comparable à la
douceur d' aimer un homme qui nous paroît digne des
plus tendres affections de

p56

notre coeur, qui nous aime, nous le dit, nous le
répète à chaque instant, dont tous les désirs se
confondent avec les nôtres ! Quel plaisir de
l' attendre, de le voir paroître, de lever sur lui des
yeux que sa présence anime, de lire dans les siens
qu' on est belle, et qu' on lui plait ! Qu' il est
flatteur de se voir l' objet de ses soins, de ses
préférences ; d' imaginer qu' il ressent tous les
transports qu' il excite, qu' il jouit de tous les
plaisirs qu' il donne ! ... ah ! Milord, pourquoi la
légéreté de notre coeur, l' inconstance de nos idées,
changent-elles en amertume un sentiment si doux ?
D' où vient que de deux personnes qui ont l' égal
pouvoir de se procurer un bonheur si grand, si vrai,

une des deux s' en dégoute, cesse de le sentir, et
livre l' autre à d' éternels regrets ? ... aimable
sensibilité ! Présent cher et flatteur ! Non, ce n' est
pas vous qui nous rendez malheureux : notre
inquiétude naturelle, nos caprices empoisonnent les
dons du ciel, et nous font prodiguer, sans en jouir,
les biens précieux qu' il nous accorde.
Six mois se passerent dans cette agréable situation.
Vers le milieu de l' automne,

p57

Milord D' Ossery fut obligé d' aller à Londres pour
assister aux noces de Milord Portland, qui épousoit
Lady Mortimer. Il montra une répugnance extrême
lorsqu' il fallut partir, et me quitta avec une
douleur véritable. Il m' écrivoit deux ou trois fois
par jour ; ses lettres étoient remplies de la plus
grande tendresse ; il ne parloit que du désir de
revenir, de me revoir, et de l' espoir de former
bientôt avec moi la même chaîne qu' il venoit de voir
serrer. Mes réponses lui exprimoient l' ennui que me
causoit son absence ; ennui que rien ne pouvoit
dissiper. Il revint, enfin, et la joie de le revoir
effaça le souvenir des tristes jours que j' avois
passés sans lui.

Les premiers transports de cette joie étant calmés,
je crus m' appercevoir d' un peu de mélancolie dans les
regards du comte ; je lui en demandai le sujet, avec
ce tendre intérêt qu' un coeur vraiment touché prend
aux moindres inquiétudes de ce qu' il aime. Un jour que
je le pressois de me confier ses peines, je vis ses
yeux mouillés de quelques larmes ; il s' efforça de
me les cacher ; et détournant son

p58

visage : ah ! Me dit-il, en s' interrompant plusieurs
fois, j' ai un reproche à me faire, un reproche qu' à
chaque instant vos bontés rendent plus vif !
Permettez-moi de ne pas m' expliquer sur ce qui le fait
naître ; si je parlois, vous m' en aimeriez bien moins ;
vous ne m' aimeriez plus, peut-être. Je ne suis pas
digne de ce coeur que vous m' avez donné ; aucun homme
n' en est digne. Que votre ame est au dessus de la
mienne ! Que j' ai à rougir auprès de vous ! Ah !
Lady Juliette, est-ce votre amant ? Est-ce un homme
aimé de vous, qui a pu se préparer des remords ? ...
non, je ne suis plus cet heureux amant qui croyoit

vous mériter. Cet étrange discours pénétra mon coeur d' un trait douloureux ; je le priai en vain de m' ouvrir son ame toute entière ; il ne put y consentir : je n' osai le presser, dans la crainte d' augmenter sa peine. Le tems sembla l' adoucir, et diminua ma curiosité. Son amour étoit toujours le même ; et sa tristesse se dissipant peu à peu, je ne m' obstinai point à découvrir son secret. Le comte m' étoit si cher ! Je trouvois tant de douceur à lui sacrifier quelque

p59

chose ! Comment aurois-je ramené un sujet d' entretien qui pouvoit lui déplaire ou l' affliger ? Nous partions d' Erford dans six jours. Milord D' Ossery m' avoit fait consentir à lui donner la main un mois après notre retour à Londres ; j' avois souhaité d' attendre, pour m' unir à lui, le retour de mon frere. Ses dernières lettres m' assuroient qu' il repasseroit la mer au commencement de l' hyver. Milord D' Ossery pouvoit prétendre à un parti plus riche que je ne l' étois alors : cependant ma fortune suffisoit au surcroit de dépense qu' une femme devoit lui occasionner : elle me mettoit en état de me passer de tous les avantages qu' il vouloit me faire. On lui avoit envoyé un plan des articles ; il avoit pris plaisir à les examiner, à les rédiger avec moi. Nous étions d' accord sur tous les points, lorsqu' un soir Milord D' Ossery reçut un courier qui le fit demander avec beaucoup de mystère, et ne voulut remettre ses dépêches qu' à lui-même. Il avoit laissé le jeu où il étoit engagé, pour aller parler à cet homme : mais au lieu de revenir, il envoya prier

p60

Milord Arthur de prendre son jeu. à l' heure du soupé, un de ses gens vint dire qu' il se trouvoit un peu mal, et qu' on le mettoit au lit. Jamais inquiétude plus vive ne se fit sentir à mon coeur, que celle où me mit ce message. Je n' imaginai point que le comte fût malade ; mais je pensai qu' on venoit de lui apporter une nouvelle fâcheuse. J' envoyai plusieurs fois Betty savoir comment il se trouvoit, et s' informer de ce qu' il faisoit. Elle me dit d' abord qu' il étoit enfermé, et avoit défendu à ses gens d' entrer. Ensuite elle apprit de son valet-de-chambre, qu' il pleuroit amèrement, paroissoit

au désespoir, et que jamais on ne l'avoit vu dans un état aussi violent.

Quelle nuit je passai ! Milord D' Ossery étoit dans la plus profonde affliction ; il s' enfermoit, il pleuroit ; il avoit des peines, et ne me cherchoit pas. En avoit-il qu' il ne pût me confier ? Doutoit-il de l' intérêt que je prenois en lui ? Il avoit donc des secrets pour moi ? Je me rappelai ses discours et son embarras dans les premiers moments de son retour à Erford ;

p61

je commençai à craindre, sans démêler ce que je craignois. La seule idée qu' il versoit des larmes, faisoit couler les miennes : je ne pouvois calmer mon trouble ; et le jour me surprit dans cette triste incertitude dont on brûle de sortir, et dont trop souvent on regrette la perte.

Dès que l' heure le permit, j' envoyai savoir comment milord avoit passé la nuit : on répondit qu' il ne s' étoit pas couché ; qu' il venoit de s' habiller, et s' étoit mis à écrire. Milord Arthur, sa femme, la Comtesse De Lindsey et son fils, étoient les seuls étrangers qui restassent à Erford ; ils partoient ce même jour. Pour éviter de me montrer, je fis dire que je reposois, et j' allai me promener le long du canal ; je marchai long-tems, sans m' appercevoir du chemin que j' avois fait. Comme je revenois, je vis Milord D' Ossery qui s' avançoit vers moi ; mais si foible, si abattu, si changé, qu' il étoit facile de juger en le regardant, qu' un événement bien fâcheux, bien imprévu, le réduisoit dans cet état. Il me joignit, me salua, sans lever les yeux sur moi, prit une de mes mains, la serra doucement, me conduisit

p62

dans un bosquet, où nous nous assimes tous deux sans rien dire. Je n' osois lui faire des questions ; il vouloit parler, et sa voix expiroit sur ses lèvres : enfin, tombant à mes genoux, et cachant son visage dans ma robe, il se mit à pleurer, avec toutes les marques d' une douleur inexprimable. Ses larmes et ce triste silence déchiroient mon coeur ; je le pressois tendrement de parler ; je pleurois avec lui ; son chagrin m' accabloit ; je le conjurois de le modérer, de le répandre dans mon sein ; il avoit cédé à mes instances et levé la tête. Ses yeux baignés de larmes

étoient fixés sur les miens ; nos pleurs se confondoient ; il paroissoit déterminé à s'expliquer ; je l'en suppliois, lorsque s'arrachant tout-à-coup de mes bras, il s'éloigna avec vitesse. Je le rappelai en vain ; je voulus le suivre, et n'en eus pas la force. Toutes mes craintes, mes allarmes n'étoient que pour lui ; je ne pouvois concevoir ce qui l'affligeoit à cet excès, ni comment il étoit possible qu'il pût trouver de la difficulté à s'ouvrir avec moi. Rentrée dans mon appartement, on me dit que milord étoit sorti ; deux heures après,

p63

on m'apporta une lettre ; elle étoit de lui : que devins-je en y trouvant ces mots !
je pars, madame, et je pars sans espoir de vous revoir jamais : comment oserois-je reparoître devant vous ! Moi qui vous ai trahie ! Qui, parvenu au comble de mes voeux, de mes souhaits les plus ardents, aimé de vous enfin, n'ai pu réprimer un indigne mouvement ! ... moi qui me suis exposé à vous perdre ! Ah ! Détestez, méprisez le monstre odieux qui a détruit son bonheur et le vôtre ! Hélas ! Si près d'être à vous ! Si charmé de mon sort ! Si vain de regner dans un coeur tel que le vôtre ! quand vous m'avez préféré ! ... faut-il ! ... oui, l'honneur m'impose une loi... que vous êtes vengée ! que je suis puni ! Je vous perds ! ... ah ! Dieu, je vous perds ! ... fatal voyage ! ... mais de qui me plaindre que de moi-même ? Votre idée si chère à mon coeur, si présente à mon souvenir, ne devoit-elle pas m'arrêter ? ... mais étois-je à moi ? ... quoi ! Je ne vous verrai plus ! Je serai l'objet de vos mépris ! De votre haine ! ... plus malheureux cent fois de l'être un seul instant de vos regrets, de votre douleur, de vos larmes, qui vont couler pour un ingrat, pour

p64

un cruel, forcé de se priver ! ... ah ! Plaignez-moi, madame, j'ose implorer votre pitié ! Que ne puis-je, au moins, vous apprendre ! ... mais cet horrible secret n'est pas tout à moi ; je dois respecter... quoi ? ... mon malheur. Faut-il que je sois réduit à désirer d'être oublié de vous ? Ah ! Je ne vous oublierai jamais ; je vous adorerai toujours ; vous m'occuperez sans cesse. Adieu, madame, adieu.

puissé-je ne pas vivre assez long-tems pour apprendre ce que vous pensez d' un malheureux qui ne vous méritoit pas.

je demeurai comme une personne inanimée : un coup si terrible, si peu attendu, si peu mérité, anéantit presque mon être. Immobile, et sans lever les yeux de dessus ce funeste écrit, il me sembla en le finissant, qu' une invisible main me précipitoit dans un abyme, et détruisoit en moi le principe de ma vie. Je restai jusqu' au lendemain dans une espèce de stupidité qui suspendoit toutes les facultés de mon ame. Heureuse encore, si cet état eût duré, et que ma raison se fût perdue avec mon bonheur !

p65

Milady D' Ormond étoit à douze milles d' Erford, chez une de ses parentes ; elle y reçut la nouvelle du duel et de la mort de mon frere. En revenant, elle cherchoit avec son mari, les moyens de me préparer à cette perte ; elle savoit combien j' y serois sensible. On lui dit l' état où j' étois ; elle s' informa si j' avois eu des lettres de Londres ; et sachant qu' on m' en avoit remis plusieurs, elle me crut instruite du sort de mon frere. Mes foiblesses se succédoient si rapidement, lorsqu' elle vint près de moi ; j' étois si peu capable d' entendre ou de parler, que ma situation l' effraya. Ce ne fut que le soir du lendemain, où revenue un peu à moi-même, je compris par les consolations qu' on s' efforçoit de me donner, et par les détails où l' on entroit en me les donnant, que mon aimable frere n' étoit plus. Je dus la vie à ce redoublement de douleur ; mes larmes s' ouvrirent un passage ; leur abondance me rendit le cruel pouvoir de réfléchir ; j' eus la force de cacher une partie de mes regrets, en me livrant, sans contrainte, à ceux dont je n' avois point à rougir.

p66

Je ne pus me résoudre à retourner à Londres ; je restai à Erford, malgré les prières de Milady D' Ormond et de son mari, dont j' étois fort aimée. J' y portai le deuil de mon frere avec autant de régularité que j' avois porté celui de Milord Catesby ; je ne voulus voir personne ; je ne me plaisois qu' à m' abymer dans ma douleur. Je parcourois tous les lieux où j' avois vu Milord D' Ossery, où je lui avois parlé ; mes cris, mes gémissements

marquoient les endroits où il m'avoit assurée de son amour, de cet amour qui n'existoit plus ; je baignois de mes pleurs ses lettres, son portrait, mille bagatelles qu'il m'avoit données. Sans cesse occupée de lui, je ne sentois encore que la douleur d'en être séparée, pour jamais séparée ! Je le regrettois sans le condamner ; je relisois à tous moments cette lettre fatale ; je cherchois en vain à comprendre ce qu'il m'avoit écrit, pourquoi il m'abandonnoit. Je le plaignoiss, parce qu'il désiroit d'être plaint. Je ne le croyois ni faux ni perfide ; mon coeur le défendoit, l'adoroit toujours. Je l'avois aimé sans savoir s'il partageroit ma tendresse ; et je

p67

l'aimois encore, incertaine du sujet de sa fuite, sans douter de la noblesse de ses sentiments, et ne pouvant me persuader qu'il m'eût trompée. Je passois une partie du jour à lui écrire, sans jamais envoyer ce que j'avois écrit. Dès que ma lettre étoit finie, une répugnance invincible m'empêchoit de la fermer ; je la lisois, je pleurois, je déchirois ce que je venois d'écrire ; un instant après, je recommençois, sans pouvoir me déterminer à hazarder la moindre démarche. Ma tête, fatiguée par une continuelle application sur le même sujet, par tous ces noirs projets que la tristesse enfante, perdoit peu à peu la faculté de se fixer sur d'autres objets ; je ne pensois qu'à mon frere et à Milord D'Ossery. Quelquefois je tombois dans une espèce d'insensibilité ; tout s'effaçoit alors de mon esprit ; je ne revenois à moi que pour gémir avec plus de force. J'invoquois l'ame de mon frere ; je l'appellois au secours de sa malheureuse soeur ; je priois le ciel de m'ôter la vie ; et je ne sais comment ma raison put se conserver dans un état aussi violent. J'attendois mes lettres avec impatience ;

p68

je ne croyois point en recevoir de Milord D'Ossery ; cependant, lorsque dans celles qu'on m'apportoit, je m'étois assurée qu'il n'y en avoit aucune de lui, je sentois s'évanouir le désir que j'avois eu de les voir. Je parcourois, en tremblant, celles de Milady D'Ormond ; je craignoiss d'y trouver un nom que j'y cherchois avec empressement. Hélas ! Il ne s'offrit à mes yeux que pour augmenter

mes chagrins ! J' appris que le comte étoit dangereusement malade : j' oubliai tout le reste pour ne m' occuper que de son état. J' écrivis à un de mes gens qui étoit à Londres, pour lui donner ordre de s' informer exactement du cours de la maladie de Milord D' Ossery, et de me dépêcher chaque jour un exprès pour m' en rendre compte. Son mal fut long ; tant qu' il dura, j' éprouvai que la douleur peut être suspendue par la crainte d' une douleur plus grande. Mais que sa convalescence changea ma situation ! Le premier usage que fit Milord D' Ossery du retour de sa santé, fut de se rendre à Saint-James, où il épousa Miss Jenny Montfort. Aucun de ses amis n' assista à cette cérémonie ;

p69

elle se fit sans éclat, et deux jours après il partit avec sa femme pour le nord de l' Angleterre. Comment vous peindre, milord, l' impression que cette nouvelle fit sur moi ? Il me sembla qu' on m' arrachoit une seconde fois à tout ce qui m' étoit cher. J' avois conservé, sans m' en appercevoir, une foible espérance ; l' instant qui m' en priva, rouvrit, avec force, toutes les blessures de mon coeur. Je savois que Milord D' Ossery n' étoit plus à moi ; je me disois à chaque moment du jour qu' il n' y seroit jamais : mais je n' avois point d' idée du mouvement douloureux dont je fus affectée, en me disant qu' il étoit à une autre. Son mariage ne m' expliquoit ni sa lettre ni sa conduite : pourquoi donc l' honneur l' engageoit-il à épouser Miss Jenny, qu' il ne connoissoit point, ou qu' il connoissoit peu ? Comment cet honneur lui imposoit-il une loi pour elle, dont il l' affranchissoit à mon égard ? Je me perdois dans mes réflexions ; et tandis que je succombois sous le poids de mes chagrins, qu' une triste langueur détruisoit ma santé,

p70

flétrissoit ma jeunesse, m' enlevait mon repos, Milord D' Ossery étoit content ; ses voeux étoient remplis. Je me le peignois dans le ravissement d' une passion satisfaite, d' un amant qui s' arrachoit à tout le reste, pour jouir, sans distraction, de l' objet de sa tendresse ; je me le représentois dans les bras de son heureuse épouse, m' oubliant au sein des plaisirs, rejetant loin de lui quelques légers souvenirs qui,

peut-être, me rappelloient encore à son coeur, et dont un souris de ce qu' il aimoit, effaçoit jusqu' à la trace. Son gout, son inclination pouvoient seuls l' avoir déterminé à s' unir à Miss Jenny : elle avoit une grande naissance ; mais elle étoit sans fortune ; et ceux qui l' ont vue, m' ont assurée qu' elle n' étoit pas belle. J' ignore par quel charme elle sut l' attirer. Je ne tenterai pas de vous exprimer les tourments de mon coeur : pour bien juger des mouvements cruels qui l' agitoient, il faudroit être dans la situation où je me trouvois alors, et avoir le même degré de sensibilité. Soyez-en sûr, milord : celui qui n' a pas senti la douleur d' être trahi de ce qu' il aime, de ce qu' il

p71

aime avec passion, n' a qu' une foible idée des peines qu' on peut éprouver dans la vie. Le renversement d' une fortune brillante nous laisse, au moins, l' avantage de faire éclater la grandeur de notre ame, ou par la modération qui nous aide à supporter ses revers, ou par cette noble fermeté, capable de nous élever au dessus du malheur même. L' excès de vanité qui regne dans le coeur humain, est souvent une consolation pour lui dans ses plus grands chagrins : heureux qui jouit du plaisir secret de s' admirer ! Mais quelle ressource reste-t-il à celui qui, ayant mis sa joie et son bonheur dans un seul objet, s' en voit privé tout-à-coup, accuse de ses pleurs la main qu' il eût choisie pour les essuyer, si quelque autre sujet l' eût forcé d' en répandre ? Etre malheureux, et l' être par ce qu' on aime, est une sorte de douleur qu' il est impossible de comprendre, sans en avoir fait la triste expérience.

Milord Campley revint de Venise à la fin de l' hyver. Lady Henriette obtint de lui la permission de venir à Erford : le plaisir de la revoir, sa douceur, son amitié, ses complaisances, l' aveu que je lui

p72

fis de toutes mes foiblesses, soulagerent un peu mon coeur. Cette aimable fille me ramena insensiblement à moi-même ; je sentis toujours mes chagrins ; mais je devins capable de les cacher et de reparoître dans le monde. Sûre que Milord D' Ossery n' étoit plus à Londres, qu' il ne devoit plus y revenir, je pris le parti d' y retourner ; j' abandonnai des lieux où tout

ce qui s' offroit à mes regards entretenoit ma tristesse et renouvelloit mes regrets. Vous eutes peine à me reconnoître ; mon état vous causa de l' attendrissement. Mes traits reprirent leur forme altérée par la maigreur ; le tems me rendit ma fraîcheur ; mais il ne put me rendre ni ma gayeté ni mon repos. Je faisois mille efforts pour oublier un perfide : quelque-fois je croyois n' aimer plus ; mais je me souvenois toujours d' avoir aimé. Milord D' Ossery excitoit encore des mouvements violents dans mon ame ; son éloignement me rassuroit à peine contre lui ; je portois un regard timide dans tous les lieux où le hazard pouvoit me le faire rencontrer ; sans cesse je croyois le voir, l' entendre parler. Milord Essex, par une ressemblance

p73

légère avec lui, me causoit une émotion dont vous vous êtes apperçu ; son nom suffisoit pour m' interdire. Je combattois ce reste de foiblesse ; je me croyois prête à en triompher, quand son retour a ranimé dans mon coeur tous les sentiments que le tems et sa légèreté devoient avoir éteints. Jamais étonnement ne fut pareil au mien, en le voyant entrer chez la Duchesse De Newcastle ; ses yeux se fixerent sur moi ; je sentis une agitation qui me fit craindre de rester sans connoissance. Tandis que tout le monde, charmé de le revoir, se précipitoit pour l' embrasser, et mêloit à des compliments de condoléance sur la mort de sa femme, mille félicitations sur son retour, Lady Henriette m' entraînoit ; je sortis avec elle. Vous futes témoin de mon trouble ; je voulois en vain le cacher ; l' étrange révolution de tous mes sens vous découvrit une partie de mon secret. Milord D' Ossery se présenta chaque jour à ma porte ; il la trouva fermée pour lui seul ; il intéressa une de mes femmes, qu' il connoissoit, à me demander un moment d' entretien. Il m' écrivit, il me suivit en tous

p74

lieux ; son obstination m' allarma ; je sentis que Milord D' Ossery ne pouvoit être un homme ordinaire pour moi. Honteuse de me trouver sensible encore, j' ai cru devoir fuir le danger de le voir et de l' entendre. à présent, milord, croyez-vous devoir m' accuser de *dureté, d' inflexibilité* , pour avoir *refusé les visites* de Milord D' Ossery ; pour lui avoir

*renvoyé ses lettres sans daigner les ouvrir ;
pour ne vouloir aucune explication avec lui ?
Quels égards lui dois-je ? Quels motifs m'engageroient
à l'entendre ! Eh ! Que peut-il avoir à me dire ! Il
m'a oublié si longtemps ! Il m'a trop appris qu'il
pouvoit vivre sans moi, être heureux sans moi ! Ah !
Qu'il le soit ! Oui, qu'il le soit toujours, mais loin
de moi et sans moi ! Si vous savez où il est, s'il vous
écrit, dites-lui bien de renoncer au projet de
m'apaiser, de me voir. Moi, *son amie* ! ah !
Dieu ! ... je ne saurois l'être ; je suis fâchée que le
ciel lui ait enlevé celle qu'il aimoit, qu'il m'avoit
préférée : mais pourquoi sa perte nous
rapprocheroit-elle ? Est-ce à moi de l'en consoler ?
Adieu : gardez*

p75

mon secret ; rendez justice à mes sentiments ; et si
vous voulez que je croie à cette amitié tendre dont
vous m'assurez, ne me parlez jamais de Milord
D'Ossery.

LETTRE 15

mercredi, à Vinchester.

je n'ai pu vous écrire hier ; j'étois fatiguée, malade
même : j'ai gardé ma chambre. Cette légère
indisposition a fait bien du plaisir à Sir Henry ;
elle l'a fixé près de moi ; je ne savois que lui
dire ; je l'ai prié de chanter ; il a la voix douce,
sonore, agréable. En vérité, ma chère Henriette, il
m'a rappelé ces sons séduisants... quoi ! J'y
penserai toujours ! ... mais aussi que ne me
grondez-vous ? J'abuse de votre complaisance ; je dis
sans cesse la même chose ; rien ne me dissipe ; je me
surprends quelquefois dans une humeur que je me
reproche. On dit que la solitude porte vers la
misanthropie ; j'imagine que le grand monde seroit plus
propre à produire cet effet, si l'indulgence naturelle
à un bon cœur ne combattoit l'aigreur des réflexions
de l'esprit. Qu'il s'élève de singuliers

p76

mouvements dans l'ame ! En appercevant les travers, le
ridicule et l'inconséquence de tant de gens avec
lesquels il faut vivre ; celui qui s'en croit exempt

et veut les supporter, doit se regarder au milieu de ces extravagants, comme une personne saine environnée d' une foule de malades. Elle seroit injuste, si elle leur savoit mauvais gré de ne pas jouir d' une santé aussi florissante que la sienne.

Hier au soir tout le monde se rassembla chez moi : on railla Milord Clarendon sur une passion qu' il a conservée long-tems, quoique l' objet de son attachement méritât peu sa constance. Cette passion l' a rendu fort malheureux pendant cinq ans. Comment trouvez-vous ce sujet de plaisanterie ? Croiriez-vous qu' on pût se faire un amusement de rappeler à un homme le tems le plus fâcheux de sa vie ? Ah ! Comment pensent ceux qui trouvent du plaisir à rouvrir les plaies d' un coeur tendre ? Milord Clarendon s' est prêté, avec complaisance, à ce dur badinage ; il a mis de l' esprit et de la douceur dans la façon dont il l' a soutenu ; mais il baissoit les yeux ; il étoit embarrassé... dites-moi donc, ma chere, pourquoi nous

p77

rougissons d' avoir été trompés ? On rougit donc d' avoir de la bonne foi, et d' en supposer dans les autres. D' où vient que l' on se sent humilié d' une crédulité, dont, en examinant le principe, on devroit s' honorer ? Si c' est par nos sentiments que nous jugeons de ceux d' autrui, la défiance n' est pas naturelle à une ame droite. Eh ! Peut-on en avoir quand on se sent incapable d' en imposer ?

J' ai partagé la peine de ce pauvre lord : peut-être ma pitié venoit-elle moins d' une généreuse compassion, que d' un retour vif sur moi-même ; je ne veux pas approfondir sa cause. Je hais à chercher des raisons qui affoiblissent l' idée que j' ai de la bonté ; les moralistes qui s' établissent scrutateurs et juges de l' ame, pour l' avilir, dégrader ses opérations les plus nobles, ne me persuadent jamais que contre eux-mêmes. à ce propos, je vous remercie du petit livre que vous m' avez envoyé. Cela est bien dit ; mais cela est-il bien pensé ? Je voudrais qu' on écrivît par un motif plus désintéressé que celui de montrer de l' esprit. Le spectateur devroit être un modèle pour ceux qui s' étudient à pénétrer les secrets de l' humanité. Pourquoi

p78

employer à l' affliger des soins qui pourroient tendre

à la consoler ? Ne vaudrait-il pas mieux élever l' ame que de l' abattre ? Il est des exemples de bonté, de grandeur, de générosité : tout homme peut donc aspirer à être bon, grand, généreux. Celui qui veut nous rendre ses connoissances utiles, doit nous aider à faire profiter le germe du bien, dont le principe est en nous. Nous ôter le mérite de devoir à nos efforts une partie de nos vertus, c' est nous décourager. Attribuer toutes nos bonnes actions à la vanité, à l' amour de nous-mêmes, c' est rebuter notre coeur. Ne nous entretenir que de nos foiblesses, c' est dire, sans cesse, à un malheureux qu' il est à plaindre. Si on ne peut le soulager, eh ! Pourquoi l' éclairer sur sa misère ? à un mal incurable, il ne faut que des calmants... mais, bon dieu ! Est-ce à moi de raisonner, de critiquer l' honnête Sir Villiams ? ... voyez le danger de ces lectures ; j' ai pensé faire un livre aussi. Adieu, je vous aime de tout mon coeur.

LETTRE 16

p79

jeudi, à Vinchester.

la ridicule, la sottise, la maussade aventure qui vient de m' arriver. Heureusement débarrassée de Sir Henry, qui est à douze milles d' ici, j' ai voulu profiter de son absence, pour jouir du plaisir de me promener seule. Au détour d' une allée dont je sortois pour gagner le parc, j' ai trouvé Sir James. Il m' avoit suivie sans se laisser appercevoir ; sa rencontre m' a extrêmement déplu ; j' ai pensé que pour cette fois je n' éviterois point de l' entendre. Déterminée à l' écouter, je méditois déjà ma réponse... mais, ma chere Henriette, croiriez-vous ? ... pourriez-vous imaginer l' effet que ses discours ont produit sur mon coeur, sur mon foible coeur ? Sir James a commencé par m' apprendre que l' unique motif de son voyage à Vinchester étoit... il a hésité... de trouver... de saisir... l' occasion... que le hazard lui offroit... enfin... de... de me rendre... un hommage... il hésitoit encore ; mais enhardi par mon profond silence, il a fait la peinture la plus vive, la plus animée de son

p80

ardeur, de ses peines, de son respect, de sa passion... mon dieu ! De tout ce qu' il a voulu, ma chere, je ne l' interrompois point... ah ! J' étois bien loin de lui ! Son trouble, son embarras, des expressions presque pareilles, le lieu, la saison, l' heure, le jour même, si présent à ma mémoire ; tout m' a rappelé Milord D' Ossery. Il m' a semblé entendre encore cette voix si douce, ces assurances si flatteuses, ces promesses si cruellement trahies : ma tête est tombée sur mon sein, oubliant Sir James, ses aveux, son amour, la prudence, et moi-même. J' ai laissé couler mes larmes ; je me suis abandonnée à une douleur dont je n' ai pu retenir ni cacher les marques. Je ne sais ce que m' a dit alors Sir James ; je ne sais ce qu' il a pensé d' un mouvement si extraordinaire ; j' ignore le tems qu' a duré cette singulière scène. Milady Sunderland s' est fait entendre ; elle venoit à nous : Sir James s' est enfoncé dans le bois ; et votre folle amie a coupé par une petite allée, pour n' être point vue ; elle se hâte de vous écrire... en vérité, j' ai perdu la raison... que pensera Sir James ? ... il faut le revoir dans un instant... cette idée n' est pas supportable.

LETTRE 17

p81

toujours jeudi, à minuit.

Sir James n' a point paru au dîner ; il s' est plaint de la migraine, et n' a descendu que fort tard. Il paroissoit triste, et j' étois embarrassée. Je ne saurois vous dire combien je crains une explication ; je l' éviterai, si je puis. Quoi ! Milord D' Ossery sera donc toujours présent à mon esprit ! Se peut-il que le souvenir de cet ingrat soit ineffaçable ! Qu' il me trouble ou m' afflige sans cesse ! ... quelle idée Sir James prendra-t-il d' une femme qui pleure, parce qu' un homme aimable l' aime tendrement ? Un homme dont la naissance est égale à la sienne, dont la fortune est considérable... oh ! Ma chere Henriette, j' ai un coeur inconcevable, foible, méprisable, je crois ! Ces qualités, ces vertus, qui font la base de notre amitié, vous les possédez : moi, je n' en ai plus que l' apparence. Une cruelle passion, une constance mal placée, ont détruit mon naturel et changé mon caractère. J' ai toujours les mêmes principes, mais je les démens ; j' agis

contre mes propres lumières. Je ne puis m' élever au dessus de cette vile partie de moi-même, de cette foible machine à laquelle la moindre impulsion rend ses premiers mouvements. Grondez-moi bien fort, je vous en prie ; j' ai besoin de toute votre sévérité. Mais par quel malheur faut-il que Sir James et Sir Henry me persécutent ? Je ne puis rien aimer, je ne veux point être aimée. L' un se tait, m' obsède et me boude. L' autre parle avec un ton, des expressions... les hommes n' auroient-ils qu' un langage ? ... pourquoi le sien m' a-t-il fait reconnoître ? ... ai-je un tort bien grand, ma chere, parlez donc ? Mes fautes vous sont si sensibles, qu' en vérité mon amitié pour vous me force à me les reprocher doublement. Si vous me trouvez bien ridicule, ne m' en aimez pas moins.

LETTRE 18

vendredi, à Vinchester.
vous craignez que vos lettres ne soient *longues* ,
qu' elles ne me *fatiguent* ; vous, ma

chere Henriette, penser que vous pouvez me *fatiguer* ? Soyez bien sûre qu' éloignée de vous, mon unique amusement est de lire ces aimables lettres. Le sentiment qui me les fait aimer, ne portera jamais la douleur dans mon ame ; mes larmes n' effaceront jamais ces caractères chéris. Je ne me rappellerai jamais, avec rougeur, le plaisir que je sens à les voir... hélas ! Qui eût pu me le prédire ! Ceux qui me causoient autrefois une joie si pure, je n' ose à présent... quand je les recevois, je me trouvois heureuse, si heureuse, que tous les biens qu' on estime me paroisoient au dessous de celui que je croyois posséder ! ... quel changement un jour, une heure, un moment, fit dans mon sort ! ... cette lettre... cette odieuse, inexplicable lettre ! ... le perfide, me jurer qu' il m' adoroit ! Me demander ma pitié ! ... ah ! Ma chere, je ne puis l' oublier ! ... non, je ne le puis ! Ce que j' ai écrit à Milord Carlile a réveillé cette tendresse si vraie, si forte, que rien ne détruit. Je me suis arrachée à la honte de céder au foible extrême de mon coeur. Ma fierté m' a soutenue dans ce pénible effort. J' ai cru pouvoir me reposer sur ma raison ; je me suis flattée... vain espoir !

Je ne puis cesser de m' occuper de Milord D' Ossery. Son éloignement me fâche ; d' où vient ? Aurois-je donc pensé qu' il doit être sensible au mien ? Croyois-je que mes dédains ne le rebuteroient point ? étoit-ce pour être suivie que je fuyois ? Aurois-je eu la bassesse de désirer ? ... je ne sais ; mais j' imaginerois qu' il verroit Milord Carlile, qu' il chercheroit à s' approcher de vous... je suis devenue bizarre, injuste : quand on me parle de lui, je me mets en colère ; si on ne m' en dit rien, je m' afflige. En voulant me voir, il m' a irritée ; il me laisse ; sa négligence me déplaît, m' offense... mon dieu, est-ce votre amie, est-ce une femme sensée, qui est si peu d' accord avec elle-même ? Ma bonne, ma tendre amie, aimez-moi pour nous deux ; car je me hais bien fort.

LETTRE 19

samedi, à Vinchester.

Sir James m' a écrit. Sa lettre est tendre ; il *aimera* , il se *taira* . Il n' ose me *demandar* le sujet de *mes pleurs* ; il n' *oubliera jamais cet instant* . Il voit que mon coeur est *pénétré*

d' une *douleur* qu' il respecte. Il finit en m' assurant d' un amour éternel... éternel ! Ma chere, ils promettent tous un amour *éternel* . La première preuve que Sir James veut me donner de cet *éternel* amour et de sa soumission, est de *renfermer des sentiments* qu' il est *sûr* de *conserver toujours* . Je lui ai répondu poliment, en acceptant seulement son silence. Je suis fâchée de lui avoir inspiré de la tendresse. Si je ne puis faire le bonheur de Sir James, je voudrois bien, au moins, ne pas lui causer des peines. Il est aimable ; il me plairoit, si l' on pouvoit encore me plaire. Vous êtes sûre que Milord D' Ossery n' est point à Bath. On ne l' a pas vu à Erford. Milady D' Ormond me l' auroit nommé parmi ceux qui sont chez elle. Elle me presse d' aller la trouver. Retourner à Erford, revoir ces lieux ! ... ah ! Je n' irai point à Erford !

Voilà Sir Henry très-promptement de retour ; et le voilà précisément tel qu' il étoit parti. Je l' ai reçu assez bien ; pas assez pourtant ; car il a l' air peu content... *milady écrit*... un grand soupir, et le triste personnage s' en va... eh non, il revient chargé d' une corbeille de jacinthes et de sémidoubles,

p86

dont il va parer mon cabinet. Tandis qu' il fait cet arrangement, *milady écrit*, au grand regret de Sir Henry. Je sens que rien n' est plus mal-honnête ; mais si j' étois capable de complaisance pour ses soins, il m' en accableroit. C' est bien assez de supporter en silence toutes ses humeurs. Il en a tant avec moi, que souvent je m' examine pour voir si je n' ai pas des torts avec lui. Ce qui me rend sa présence fâcheuse et sa tendresse pénible, c' est de penser qu' au fond de son coeur il me trouve ingrate. En effet, pourquoi le maltraiter ? Qu' ai-je à lui reprocher ? De l' embarras ? Un désir d' être avec moi, qui le conduit sur mes pas, peut-être malgré lui ? Une soumission extrême ? Une envie de me plaire qu' il ose à peine me montrer ? ... si vous voyiez avec quelle application il s' occupe de son ouvrage... pauvre Sir Henry ! ... on dit que l' on est injuste quand on aime ; on l' est bien davantage quand on n' aime pas. De quel droit suis-je impolie avec Sir Henry ? Parce qu' il m' ennuie, faut-il que je l' afflige ? Dois-je abuser du pouvoir que sa foiblesse me donne sur lui ? Ne doit-on rien à celui que l' on fait souffrir, même sans le vouloir ? ... allons, je vais l' entretenir...

p87

mais que lui dire ? Je vais lui demander du tabac, l' heure qu' il est, le tems qu' il fait ; laisser tomber mon mouchoir pour lui donner le plaisir de le ramasser. Il faut être obligeante. Milord Carlile me demande pardon ; il trouve que j' ai raison : mais il ne conçoit pas ce qui a pu faire changer de caractère à Milord D' Ossery ; il ne le reconnoit point à son procédé bizarre pour moi. Adieu, ma chere et tendre amie.

LETTRE 20

dimanche, à Vinchester.

ah ! Grand dieu, quelle émotion ! Quelle surprise !
Sous une enveloppe dont la main m' est inconnue, une
lettre de Milord D' Ossery... oui, de lui, en
vérité... voilà son caractère... elle est de lui...
mon dieu ! Elle est bien de lui ! ... d' où vient-elle ? ...
qui l' a apportée ? ... comment ? ... pourquoi ? ... il
m' écrit encore ! ... à moi ! ... que me veut-il ? Ma
main tremble... ma plume s' échappe de mes doigts... il
faut que je prenne l' air.

p88

On ne sauroit me dire d' où vient cette lettre. Un
homme à cheval l' a donnée à un de mes gens, qu' il a
fait appeller... Milord D' Ossery seroit-il dans
cette province ? ... je voudrois qu' il me vînt des
aîles... me voilà comme une folle, comme une
imbécille, comme... mais à quoi me comparer qu' à
moi-même ? ... je ne puis écrire... ma tête se
dérange... oh ! Ma chere, si vous me voyiez... cette
lettre... elle me désole.

Hélas ! Où est le tems que la vue de cette même
écriture portoit une si douce agitation dans mon
coeur ! à présent elle m' épouvante ; elle me cause un
trouble cruel, un désordre inexprimable... o ! Ma
chere Henriette, que ne suis-je avec vous ! Que ne
puis-je répandre dans votre sein les peines que je
sens ! Elles sont vives, elles sont d' une espèce... je
ne les conçois point ; mais j' en suis accablée.
Quel pouvoir cet homme a-t-il donc sur moi ?
Autrefois je lui croyois celui de me rendre heureuse.
Il l' a perdu ; il a bien voulu le perdre... faut-il
qu' il ait encore celui de m' affliger ? ... je voudrois
me cacher, m' oublier, n' être plus... elle est toujours
là cette lettre... je ne sais que faire. Voyez

p89

mon malheur : quand le tems semble avoir affoibli
mes sentiments, diminué mes chagrins, il faut que cet
ingrat revienne à Londres, que son caprice l' excite
à me chercher ; et lorsque, pour l' éviter, je laisse
tout ce qui m' est cher, il me tourmente ici, il
m' écrit ; il a la cruauté de m' écrire.
Cette enveloppe, cette ruse... quand je renverrois la
lettre à Londres, comment lui prouver que je ne
l' aurois pas lue ? ... il n' est point assez vrai pour
m' en croire sur ma parole... si artificieux... mais
que peut-il m' écrire ? ... oseroit-il entreprendre de

se justifier ? Comment le pourroit-il ? ... ah ! Ce n' est ni l' amour ni l' amitié qui l' engagent à m' importuner ; c' est la vanité. Il ne peut souffrir de se voir dédaigné ; il voudrait triompher de mes résolutions, l' emporter sur ma fierté, sur mon ressentiment... après deux ans d' oubli, oseroit-il se flatter que je pense encore à lui ? ... est-ce foiblesse ou curiosité ? ... d' où vient ce désir de voir ? ... après tout, qu' ai-je à craindre ? A-t-il des reproches à me faire ? Je veux lire sa lettre, y répondre. Allons... mais voici la Comtesse De Bristol... hélas ! Que n' ai-je une ame comme la sienne ! ... adieu.

LETTRE 21

p90

toujours dimanche, à minuit.

il se plaint de moi, ma chere Henriette ! Il s' en plaint, en vérité ! Il a l' audace de s' en plaindre, de me faire des leçons de générosité. L' époux de Jenny Montfort s' étonne de mon inconstance ! Il attendoit de moi d' autres sentiments... et tout cela avec une hauteur... lisez, lisez, je vous en prie, l' exacte copie de son insolente lettre... non, cet infidèle n' a point d' idée des chagrins qu' il m' a donnés... mais un homme comprend-il les peines qu' il peut causer ?

lettre de Milord D' Ossery à Milady Catesby.

fuir un malheureux, rejeter ses soumissions, l' abandonner à ses remords, mépriser son repentir, se peindre sans pitié ce qu' il doit souffrir ; c' est le procédé d' une femme ordinaire qui se croit offensée, se livre à l' ardeur de son ressentiment, veut punir, se venger, et de laquelle, au fond, on n' a pas droit d' exiger

p91

plus de douceur ou de complaisance.

Ne pas fermer son coeur au mouvement généreux qui peut encore l' ouvrir à la compassion ; s' attendrir sur le sort d' un homme, d' autant plus à plaindre, qu' il a mérité les maux dont il gémit ; oublier, pardonner, remettre à l' ami une partie des dettes de l' amant ; accorder quelque indulgence au retour d' un coupable,

l' entendre au moins ; c' est ce qu' on avoit espéré de
l' ame noble, éclairée de Milady Catesby.
Mais elle a changé. Elle n' est plus cette femme
sensible et vraie, cette amie fidèle, cette maîtresse
tendre, qui vouloit aimer toujours, dont rien ne
devoit affoiblir les sentiments. Ses lettres, seule
consolation de mon exil, seul adoucissement de mes
longs chagrins ; ces lettres si cheres, si souvent
pressées contre mes lèvres, si souvent baignées de mes
larmes ; ces lettres charmantes, unique reste de mon
bonheur passé, elles me disent encore que vous m' avez
aimé : mais vos yeux m' ont dit que vous me haïssiez,
et votre départ ne me l' a que trop confirmé.
Ah ! Lady Juliette, Lady Juliette ! Est-ce

p92

bien vous qui me montrez cette inhumaine fierté ? Vous
m' aviez tant promis de m' estimer toujours ! Que
savez-vous si vous n' êtes point injuste ? J' ai des
torts, sans doute ; mais leur espèce vous est
inconnue : jusqu' à présent je n' ai pu vous expliquer
ma conduite. Consentez à m' entendre, madame ; au nom
de tout ce qui vous est cher, permettez-moi de vous
voir, de vous parler ; ne refusez pas cette faveur à
un homme qui vous adore, qui n' a jamais cessé de vous
aimer, de vous désirer, de vous regretter. Malgré les
plus fortes apparences, croyez qu' il n' est point
indigne de la grace qu' il ose vous demander.
Pardonnez-moi la façon dont je m' y suis pris pour vous
engager à lire ma lettre ; un de mes gens attend votre
réponse à la ferme.
*Cette inhumaine fierté ; que savez-vous si vous
n' êtes point injuste ? Eh bien, auriez-vous
pensé qu' il osât mettre en doute, si j' ai tort ou
raison avec lui ? Ces lettres, baignées de ses
larmes... d' où vient donc qu' il répandoit des
larmes ? Quel sujet avoit-il*

p93

d' en répandre ? Ah ! Qu' il en verse encore ! Qu' il
pleure ! Il a trahi cette *maîtresse tendre* qui
le préféroit à tout, ne vivoit que pour l' aimer, dont
les voeux les plus ardents n' avoient pour objet que
le bonheur de ce cruel... ah ! Qu' il pleure ! Il a
tant de reproches à se faire ! Cette *amie fidèle*
peut l' abandonner sans être *inhumaine* , sans être
injuste... audacieux suppliant, il ne se croit

point indigne de la grace qu' il demande... pesez bien les termes de cette lettre... y répondrai-je ? ... je ne sais... que puis-je lui dire ? ... mais je ne me sens pas bien... je ne saurois continuer... ma bonne, ma chere amie, pourquoi vous ai-je quittée, et dans un tems où vos conseils me seroient si nécessaires ? ... c' est Milord D' Ossery qui en est cause... eh ! Ne l' est-il pas de tout ce qui m' afflige ?

LETTRE 22

lundi, à Vinchester.

je suis encore dans l' incertitude sur ce que je dois faire : plus je relis la lettre de Milord D' Ossery, plus je me sens révoltée contre

p94

lui ; parce que je suis capable de ressentiment, il ne reconnoit point mon ame ; une basse condescendance me conviendrait mieux dans ses idées, qu' une *inhumaine fierté* .

O ! Ma chere Henriette, les hommes nous regardent comme des êtres placés dans l' univers pour l' amusement de leurs yeux, pour la récréation de leurs esprits, pour servir de jouet à cette espèce d' enfance où les assujettit la fougue de leurs passions, l' impétuosité de leurs désirs, et l' impudente liberté qu' ils se sont réservée de les montrer avec hardiesse, et de les satisfaire sans honte. L' art difficile de résister, de vaincre ses penchants, de maîtriser la nature même, fut laissé par eux au sexe qu' ils traitent de foible, qu' ils osent mépriser comme foible. Esclaves de leurs sens, lorsqu' ils paroissent l' être de nos charmes, c' est pour eux qu' ils nous cherchent, qu' ils nous servent ; ils ne considèrent en nous que les plaisirs qu' ils espèrent de goûter par nous. L' objet de leurs feintes adorations n' atteint jamais jusqu' à leur estime ; et si nous leur montrons de la force d' esprit, de la grandeur d' ame, nous sommes d' *inhumaines* créatures ; nous passons les

p95

limites qu' ils ont osé nous prescrire, et nous devenons *injustes* sans le savoir.

Je suis piquée... je lui répondrai... oh ! Oui... mais j' attends que l' aigreur dont je ne puis me défendre,

soit un peu modérée... je ne veux pas le voir... je ne le voudrai jamais... je tâcherai de ne point écrire avec dureté, afin de *remettre* à Milord D' Ossery, qui doit m' être indifférent, une partie des *dettes de l' amant* que je dois haïr... non, il n' y a pas une expression dans sa lettre qui ne me blesse jusqu' au fond du coeur... *l' espèce de ses torts* m' est *inconnue* . Ah ! Comment peut-il le croire et le dire ? Ne m' a-t-il pas trompée, quittée, abandonnée ? N' a-t-il pas détruit ma plus chere espérance ? Ne m' a-t-il pas privée ? ... hélas ! De lui, du seul objet de mon attachement ! Il m' a fait tout le mal qu' il étoit en son pouvoir de me faire ; eh ! Je lui pardonnerois ! ... que n' ai-je eu la force de déchirer cette lettre, dès que j' en ai connu la main ? ... pourquoi faut-il ? ... cet homme a mis tout son bonheur à troubler, à détruire le mien.

p96

toujours lundi, à minuit.

croiriez-vous bien, ma chere Henriette, que je ne saurois écrire à Milord D' Ossery ? J' ai recommencé vingt fois une très-petite lettre, sans jamais pouvoir la finir ; tout ce que je ne veux pas dire vient s' offrir à mon idée ; le reproche se place sous ma plume ; je cherche à paroître indifférente, et ma sensibilité éclate malgré moi. Pas une expression qui me satisfasse, ni froideur, ni modération ; mon coeur emporté par un mouvement rapide, veut s' expliquer sans détours : j' attendrai.

toujours lundi, à deux heures.

jamais je ne pourrai faire cette réponse : j' écris, j' efface, je déchire. Après tout, pourquoi me tourmenter ? Me fatiguer ? Est-il si essentiel que je lui écrive ? ... oui, car si je garde le silence, il croira que je consens à le voir... ah ! S' il alloit paroître ici ! ... chez qui peut-il être ? Il n' a point de terres dans ce canton ? ... est-ce le hasard ou le soin de me chercher qui l' amène auprès de moi ? ... ma chere, ne riez point de mes inquiétudes,

p97

ne me dites point que je l' aime... eh ! Comment pourrois-je l' aimer encore ? Non, ce n' est point l' amour dont je suis occupée... c' est... je ne sais ce que c' est ; mais je suis triste. Je vais me mettre au lit, sans espoir d' y trouver du repos. Plaignez votre

meilleure amie, plaignez-la, sans examiner la cause de ses peines ; nous sommes souvent convenues qu' il y a de la dureté à refuser sa pitié à des maux qui nous paroissent légers : ce n' est pas l' espèce du mal, mais la sensibilité du malade qui doit exciter notre compassion. Ah ! Je suis bien digne de la vôtre !

LETTRE 23

mardi, à Vinchester.

voici une copie de ma réponse : je ne savois pas combien il étoit difficile d' écrire quand on ne vouloit pas dire tout ce qu' on pensoit. C' est un fardeau pesant dont je viens de me débarrasser. Croiriez-vous que depuis une heure que ma lettre est partie, j' ai désiré vingt fois de la ravoir ? Je crains qu' elle ne le désoblige trop... même qu' elle ne

p98

l' afflige. J' ai relu la sienne avec attention ; elle me paroît moins choquante ; tout ce qui me révoltoit m' attendrit à présent. Cet endroit, où il parle de mes lettres, est touchant, en vérité... il les *pressoit contre ses lèvres...* elles étoient sa *seule consolation...* mais quels chagrins avoit-il donc ? *son exil ?* s' il m' aimoit ? ... eh ! Comment en eût-il épousé une autre, si son coeur ? ... je n' y puis rien comprendre... il dit qu' il est malheureux... je ne voudrois pas penser qu' il l' est en effet... ah ! S' il sentoit ce que j' ai senti ! Cette douleur, ces déchirements, s' il les sentoit ! Que je le plaindrois ! Que ma fierté céderoit aisément à la douceur de le consoler, de ramener la joie dans son ame ! ... je pleure, en vérité je pleure ; je ne puis supporter l' idée de sa tristesse, de *ces longs chagrins* dont il me parle. Quoique ma raison doive me persuader qu' ils n' ont point existé, ils se peignent, sans cesse, à mon coeur.

réponse de Milady Juliette Catesby, à Milord Comte D' Ossery.

je ne m' attendois, milord, ni à vos plaintes, ni à la prière que vous me faites : le

p99

tems où une explication de votre conduite pouvoit m' intéresser, est déjà loin de moi. S' il se retrace

quelquefois à ma mémoire, c' est comme le souvenir d' un songe pénible, que le réveil a dissipé, et dont il ne reste qu' une idée triste et confuse. Il m' importe peu de connoître les raisons qui vous engagerent à me rendre à moi-même ; il me suffit que vous l' ayez fait. Je ne crois point sortir de mon caractère, en refusant de vous voir, en le refusant absolument. Je ne vous regarderai jamais comme un *ami* , auquel je doive remettre des fautes qu' on ne peut pardonner ni à l' *ami* , ni à l' *amant* . Celui qui put m' abandonner si long-tems aux soupçons vagues de mon esprit agité, à ceux que je devois former sur ses sentiments, même sur sa probité, doit-il s' étonner de mon indifférence ? A-t-il droit de me la reprocher ? Eh ! Pourquoi chercherois-je à m' instruire des circonstances, quand les faits n' ont rien de douteux ? J' en ai su assez pour négliger toujours d' apprendre ce que j' ignore ; j' attends de la complaisance où je me force en vous écrivant, une faveur à laquelle je puis prétendre. Rendez-moi

p100

ces lettres, milord, dont le style vous rappelle ce que je rougis d' avoir pensé ; et ne vous plaignez point d' un coeur qui fut assez noble pour ne pas se plaindre du vôtre.

Ne trouvez-vous pas, ma chere Henriette, une espèce de fausseté dans cette façon d' écrire ? C' est bien là ce que je devois penser ; mais ce n' est pas ce que je pense. Cette orgueilleuse indifférence n' est pas dans mon coeur ; je suis fâchée d' avoir envoyé cette lettre... pourquoi feindre ? N' eut-il pas été mieux de parler naturellement, d' avouer ma véritable situation à son égard ? De dire : *je vous aime peut-être encore, mais je ne vous estime plus ; je renonce à vous ; la constance de mes sentiments n' est point une preuve que je vous croie digne de mon attachement ? Elle est dans mon caractère ; des traits ineffaçables ont gravé dans mon ame une foiblesse qui me fut chere ; j' en aime encore le souvenir. Il ne tient point à vous, mais aux impressions vives que j' ai reçues. Semblable à une personne qui se regarde avec complaisance, et jouit du plaisir de se voir, sans songer à la glace qui le lui procure, je me plais à me rappeler mon amour, sans me plaire à penser à vous.*

p101

cela eût été plus noble, plus vrai : je voudrais l' avoir fait. Je hais la dissimulation, j' en hais jusqu' à l' apparence. Mais la lettre est partie... depuis long-tems j' ai perdu l' habitude d' être contente de moi ; le regret semble attaché à toutes mes démarches. De tant de qualités dont je m' applaudissois, il ne me reste que la connoissance de mes fautes ; et de tant de biens que je m' étois promis, votre amitié est le seul qui m' en paroisse un véritable.

LETTRE 24

mercredi, à Vinchester.

assurément, ma chere, ma tête est un peu dérangée. Je suis inquiète, agitée : je compte les heures, les moments ; le tems me paroît d' une longueur extrême. J' attends, sans savoir ce que j' attends. Le moindre bruit excite un mouvement en moi ; ma porte s' ouvre, le coeur me bat. Pendant que mes gens vont et viennent dans mon appartement, je les regarde avec des yeux qui leur demandent quelque chose. Je m' en suis aperçue à l' ennuyeuse répétition de, *que veut madame ?*

p102

eh ! Bon dieu ! *madame* le sait-elle ce qu' *elle veut ?* ... devinez-vous, ma chere Henriette, le sujet de tant d' émotion ? ... oh ! Que cela est bas, vil, honteux ! C' est donc l' attente d' une réponse... non, je ne puis me souffrir. J' ai envie de partir, de m' éloigner d' un voisinage si dangereux ; mais si Milord D' Ossery veut me voir, me parler, où serai-je en sûreté contre ce désir obstiné ? Il saura le satisfaire ; il obtiendra du hazard... de ma foiblesse, peut-être, cet entretien demandé avec tant d' instances. Les hommes se lassent-ils des soins qu' ils prennent pour contenter leurs fantaisies ? Ils ne se sentent point humiliés de nos refus : c' est encore un des avantages réservés à eux seuls. Qu' une femme ait eu le malheur d' aimer, d' aimer trop ; qu' elle se lasse de son amant, veuille le quitter, que de reproches ! Quelles persécutions n' est-elle pas obligée de souffrir ! Elle le chasse ; il revient, la cherche, la suit, l' obsède, se plaint, menace, prie, gémit, s' abandonne à sa passion ; l' éclat de ses chagrins est un soulagement qu' il ne veut pas se refuser. Il s' embarrasse peu s' il cause de l' ennui, du dégoût ; son ame n' est point assez

délicate pour qu' il se trouve blessé de l' idée d' importuner. Occupé de lui seul, de ses intérêts, rien ne peut le faire renoncer au bien dont la possession le flatte ; et souvent, à force d' obstination, il parvient à conserver, sinon le coeur, au moins la personne, premier objet de son attachement. Lui, dès qu' il trouve sa chaîne pesante, il la brise, il s' éloigne ; il ne voit point couler nos larmes, il n' entend point nos plaintes. Notre douceur naturelle, une fierté décente nous forcent à cacher nos douleurs... ah ! Comment est-il possible que notre coeur se donne ! Nous sommes si malheureuses en aimant... je fais une réflexion, ma chere, c' est que je vous ennue. Je vous dis tout ce que je pense, et je ne pense rien d' amusant... oh ! Que je me déplais à moi-même, et que les autres me plaisent peu ! ... ne voilà-t-il pas Sir Henry qui s' est mis à avoir des vapeurs, à s' évanouir comme une femme ? Ce matin il étoit chez moi ; ses vertiges lui ont pris : je ne savois avec quoi ranimer ses esprits. Je n' ai trouvé qu' un flacon rempli d' eau ambrée ; je lui ai tout répandu sur le visage. Sa soeur m' a crié que je l' empoisonnois... j' espère qu' il n' en reviendra pas.

LETTRE 25

jeudi.

rien encore de Milord D' Ossery. Ne pas me répondre ! Il lui sied bien d' avoir de la hauteur... il est fâché, peut-être... ma lettre étoit-elle si dure ? ... le vain personnage ne peut supporter le ton de l' indifférence dans une femme qui lui a montré de la tendresse ; celui de la haine l' offenseroit moins... ah ! Si je lui écrivois à présent ! ... mais n' y pensons plus.

J' ai reçu deux lettres de Milord Carlile ; il se plaint de vous. Je lui écrirai qu' il a tort : mais je vous dis, à vous, qu' il a raison. Vous riez de la jalousie ; ah ! N' en riez jamais ! Si vous l' aviez sentie, vous ne pourriez vous permettre d' aigrir la sienne par des plaisanteries. Avec un naturel tendre et généreux, est-il possible de badiner d' un mouvement involontaire, qui affecte l' ame si douloureusement ? C' est une *folie* , dites-vous, une

extravagance : soit ; mais cette *folie* désespère. C' est du supplice d' un homme dont elle est adorée, que Lady Henriette s' amuse :

p105

il doit être *sûr de votre tendresse, vous connoître, vous croire* . Eh ! L' amour raisonne-t-il ! à force de réfléchir sur mes propres sentiments, j' ai, peut-être, aquis une légère connoissance du coeur. Ma chere, celle qui peut rire de l' inquiétude, de la douleur d' un homme attaché à elle, ou ne l' aime plus, ou s' est trompée quand elle a cru l' aimer. Les peines d' un amant touchent, parce qu' il les sent ; on s' afflige, parce qu' il est triste ; on pleure, parce qu' il verse des larmes ; on cherche à calmer, à dissiper des chagrins que l' on partage... eh ! Comment peut-on les donner, et les rendre plus amers par des railleries, par une gayeté ! ... fi, Henriette, fi, vous avez retardé le bonheur de Milord Carlile ; adoucissez, du moins, cette attente par une complaisance que vous devez à la vivacité de sa tendresse. Je l' aime, vous le savez ; et puis vos fautes retombent un peu sur moi. Il m' écrit des lettres de quatre pages, toutes remplies de vos *cruelles malices* ; vous boudez, et il se désole : allons, pardonnez-lui pour l' amour de votre meilleure amie. On ne prétend pas vous *cache* , vous faire *disparoître* ; on désire que vous soyez admirée : parez-vous, montrez-vous,

p106

sortez, on y consent ; soyez belle aux yeux de tout le monde ; mais ne vous applaudissez de l' être, que lorsque votre amant vous regarde. Adieu : on m' a prié de vous gronder ; je vous gronde ; mais je ne vous en aime pas moins.

LETTRE 26

vendredi, à Vinchester.
la lettre de Milord D' Ossery vous a *touchée* ; ma réponse vous paroît *très-haute* , vous n' approuvez point cet *excès de sévérité*... allons, poursuivez, ma chere Henriette, chagrinez-moi aussi. J' admire avec quelle facilité nous rapprochons tout de nos propres sentiments ; vous veniez de pardonner à

Milord Carlile, quand vous m' avez écrit. Pénétrée encore du plaisir que donne un doux raccommodement, vous pensez que l' on doit *pardonner* ; qu' il y a de la *dureté* à ne pas *pardonner* . Vous me *priez* , vous me *conjurez* d' entendre *ce pauvre comte* . Quand je voudrais vous donner cette preuve de ma complaisance, en serois-je la maîtresse ? ... eh ! Comment l' écouter ! Il ne veut

p107

plus parler... vous le plaignez ! Pouvez-vous croire qu' après sa fuite, son mariage, et deux ans d' oubli, mon indifférence soit capable de l' affliger ? ... il ne vouloit que m' éprouver ; sa vanité lui persuadoit que je l' aimois encore ; que ses moindres démarches détruiroient mes résolutions. En effet, pour effacer le souvenir de sa perfidie, d' une trahison si noire, n' étoit-ce point assez qu' il offrît de se justifier ? Je devois voler au devant de ce coeur qu' on daignoit me rendre ; un bien si précieux méritoit mon empressement, ma reconnoissance, peut-être... audace insupportable des hommes ! Insolent orgueil ! ... je devois pourtant des remerciements à Milord D' Ossery ; son dernier caprice me sert mieux que le tems et la raison n' avoient pu le faire ; il détruit ce reste de penchant dont je croyois ne jamais triompher : je ne pensois point à cet infidèle sans attendrissement ; à présent sa vue n' exciteroit pas en moi la plus légère émotion ; je suis tranquille et presque contente ; je ne craindrai plus sa rencontre, ses importunités ; n' est-ce pas où tendoient tous mes voeux ? ... avec quelle cruauté il a cherché à me troubler encore, à rallumer cet amour

p108

qu' il ne fut jamais digne de m' inspirer ! ... eh ! D' où vient donc que je l' aimois tant ! J' ai regardé ce matin son portrait ; je l' ai tenu plus d' une heure ; je le considérois sans ressentir la moindre agitation ; même en l' examinant, je me suis étonnée d' avoir été si attachée à cette image. Pourquoi n' ai-je pu aimer que cet homme ? Qu' a-t-il de si séduisant ? Quel charme décevant répandu dans mes yeux, prêtoit tant d' agrément à cette physionomie ? Où sont ces graces si touchantes ? Qu' admirois-je dans ces traits ? ... o ! Ma chere Henriette, notre prévention fait tout le mérite de l' objet que nous préférons ;

elle pare l' idole de notre coeur, elle lui donne
chaque jour un nouvel ornement. Peu à peu l' éclat,
dont nous l' avons revêtue, nous éblouit nous-mêmes,
nous en impose, nous séduit, et nous adorons follement
l' ouvrage de notre imagination. Ce portrait, autrefois
si chéri, est celui d' un homme trompeur ; hélas ! Je
l' ai regardé long-tems comme la représentation d' une
créature céleste ! ... oh ! Je ne puis plus le voir ! ...
je le hais... je me hais aussi... je vous aime
toujours.

LETTRE 27

p109

samedi, à Vinchester.

vous mouriez d' envie que Sir Henry parlât ; eh
bien ! Le voilà déclaré, proposé et refusé ! Milady
Vinchester m' a vanté l' amour de son frere, son
respect, le silence qu' il s' est imposé dans la crainte
de me déplaire ; et passant de ses louanges aux
miennes, elle m' a montré le désir le plus obligeant
d' acquérir en moi une soeur aussi-bien qu' une amie.
Vous jugez de mon embarras, ma chere, et des détours
polis qu' il m' a fallu prendre. J' ai opposé mes dégouts,
presque invincibles, pour le mariage, nés du peu
d' agrément que j' y ai trouvé ; mon éloignement pour
l' amour ; l' habitude d' une liberté qu' on ne perd
jamais sans regret. à la vérité, je ne fais pas de la
mienne l' usage qui y attache la plupart des veuves
de mon âge ; mais elle me donne l' espèce de plaisir
que sent un avaricieux en calculant ses richesses. Il jouit
des biens qu' il peut se procurer, et possède dans son
imagination tous ceux où l' étendue de sa fortune peut
atteindre. Un seul

p110

homme, lui ai-je dit, pouvoit me déterminer à
sacrifier cette liberté précieuse ; un autre n' aura
jamais le même ascendant sur mon coeur. Milady est
restée satisfaite des raisons que je lui alléguois ;
mais pour Sir Henry, qu' elle a instruit de mes
sentiments, il est bien loin de les approuver. On ne
peut plus vivre avec lui ; il ne me parle point, ne me
regarde point, contredit tout le monde, gronde les
valets des autres, chasse les siens, brise tout ce

qu' il touche, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, va comme un fou au travers d' un parterre, et revient, en rêvant, donner de la tête dans le battant d' une porte fermée, fort étonné de se voir arrêté... mais qu' un homme est injuste ! Sa fantaisie est-elle une loi ? De quoi se fâche Sir Henry ? A-t-il droit d' exiger que ses volontés déterminent les miennes ? J' ai aimé une créature de son espèce... ah ! C' est bien assez... mais voici une lettre de vous... hélas ! Que m' apprenez-vous ? Quoi ! Lady Seymour a quitté la cour, renoncé à sa place ? ... que je la plains ! Que son malheur me touche ! Elle est dans la retraite, dans la plus haute dévotion ; et c' est la mort de Milord Gage qui cause ce grand changement ;

p111

bien grand assurément. Personne ne tenoit tant au monde que cette dame... ah ! Ma chere, perdre un homme qu' elle aimoit si sincèrement, depuis si long-tems ; avoir surmonté tant d' obstacles ; être sur le point de l' épouser, et se le voir enlever en un jour, en un moment par un accident ! ... je ne puis refuser des larmes à ce triste événement. Mais aussi quelle fureur à des gens de ce rang, de risquer dans ces courses à perdre, sans honneur, une vie chere à leur patrie, et qu' ils ne devraient exposer que pour elle ! N' en sont-ils pas responsables à leurs compatriotes, à des parents qui les aiment, à une maîtresse dont ils causent long-tems l' inquiétude, et enfin le désespoir ? Pauvre Lady Seymour ! Sa situation et les réflexions qu' elle vous engage à faire, ont pénétré mon coeur.

LETTRE 28

dimanche, à Vinchester.

ah ! Comment vous dire, vous exprimer ? ... aurai-je la force d' écrire ? ... hélas ! Je me plains de lui ! ... Henriette...

p112

ma chere Henriette, il est malade, dangereusement malade... Milord D' Ossery se meurt ! ... ah ! Dieu, il se meurt ! ... voyez ce billet que je viens de recevoir.

Milord D' Ossery à Milady Catesby.

il ne me reste que peu d' instants à vivre : la

contenance de ceux qui m' environnent, et la résistance que l' on oppose à toutes mes volontés, m' en assurent. C' est avec peine que j' obtiens la permission d' écrire... hélas ! Pourquoi l' ai-je tant désirée ? ... qu' ai-je à vous dire ? Vous apprendrez avec plaisir, sans peine au moins, que l' objet de vos mépris, de votre haine, aura fini son sort... ah ! Lady Juliette, quelle cruauté ! ... mais est-il tems de m' en plaindre ? Pardonnez, au moins, à la mémoire d' un amant malheureux ; je ne vous ai jamais trompée ; je vous ai toujours aimée. Ces lettres que vous me demandez avec une dureté dont j' ai cru votre coeur incapable, vous seront fidèlement rendues après ma mort. Madame, ne m' en privez pas pendant que je respire encore.

p113

après sa mort ! ... j' apprendrai avec plaisir...
peut-il croire, imaginer ? ... ah ! L' inhumain, il ne lui restoit que ce coup affreux à me porter ; malade, mourant peut-être... eh ! Où est-il ? Chez qui ? Dans quel lieu ? Dans quelles mains ? ... est-il secouru ? ... a-t-il près de lui ? ... oh ! Cette douleur est insupportable !
Ce malheureux qui vient d' apporter ce fatal billet, est reparti tout de suite, sans attendre un instant, sans dire une parole. Comment savoir ? ... abandonnée à mon effroi, à l' inquiétude la plus vive ! ... ah !
Plaiguez-moi, mon coeur est déchiré.
Un foible espoir me luit : j' ai envoyé dans la maison où un des gens de Milord D' Ossery a passé deux ou trois jours. On assure que cet homme venoit de chez Sir Halifax, qui a depuis peu acheté une terre à quatre milles d' ici. Je viens de faire partir John en toute diligence, pour aller s' informer si Milord D' Ossery est en ce lieu, avec ordre de rester où il le trouvera, et de me dépêcher des couriers pour m' apprendre l' état de ce pauvre comte. Dans ma triste incertitude, j' ai les yeux et les mains élevés vers le ciel ; je me rappelle à tous moments

p114

Lady Seymour ; je crains... Dieu tout-puissant, que ma prière ardente s' élève jusqu' à toi ! Qu' elle suspende ton arrêt ! Daigne en changer l' objet ! Si la fin de l' un de nous doit être pour l' autre cette voix dont les accents terribles rappellent vers toi nos coeurs égarés, ah ! Que ce soit moi, que ce soit

ma mort qui ranime dans son ame l' amour qui n' est dû
qu' à toi seul ! O ! Ma chere Henriette, s' il meurt,
vous n' avez plus d' amie !

LETTRE 29

mardi, à Vinchester.

il est un peu mieux ; mais la fièvre est toujours
violente ; heureusement les symptomes de la malignité
ont disparu depuis deux jours. Il a encore des moments
de délire dans lesquels il s' agite beaucoup. Hélas !
Il n' est point hors de danger ! Je ne vous ai pas
écrit hier ; c' est avec peine que je tiens ma plume ;
je ne me sens pas dans mon état naturel ; je ne puis
gouter d' aucun aliment. Renfermée dans ma chambre, je
n' y admets personne ; on en pensera ce qu' on voudra ;
il m' est impossible d' écouter ou de

p115

répondre. On m' avoit très-bien adressée ; Milord
D' Ossery est chez Sir Halifax, au milieu de tous
les secours que Londres même pourroit lui procurer.
Par un heureux hazard, le docteur Harrison s' est
trouvé dans le canton ; il est auprès de lui. John
m' écrit qu' en arrivant, il a vu tout le monde en
larmes dans le château. Hélas ! Je le crois. Qui
pourroit connoître Milord D' Ossery, et ne pas le
plaindre ? Comment se défendrait-on de l' aimer ? Si
noble dans ses façons, si doux, si bienfaisant ; les
qualités de son ame se peignent sur son front ; elles
lui soumettent tous les coeurs ; je ne l' ai jamais
entendu nommer, qu' un éloge ne suivît son nom. Quel
homme allia jamais plus de véritable grandeur à la
bonté, à cette familiarité qui ne craint point de
descendre, et imprime le respect dont elle semble
vouloir affranchir ? C' est une créature si digne
d' exister, qui va, peut-être, périr ? ... j' attends
avec crainte, avec impatience... mais on demande
Betty... ah ! Quel bonheur ! *une nuit tranquille,
cinq heures de sommeil, plus de délire, la fièvre
considérablement diminuée ; le docteur Harrison
répond de sa vie, même de sa prochaine convalescence.*

p116

o ! Ma tendre, ma sincère amie, félicitez-moi ! Je
bénis le ciel dont la bonté me le rend... des larmes

de consolation coulent enfin de mes yeux... ah ! Qu' il vive ! Qu' il soit heureux ! Que tous les biens qu' on envie deviennent son partage ! ... aimable et cher D' Ossery, tu m' accuses de cruauté ! Que ne peux-tu lire dans mon coeur, entendre les voeux qu' il forme pour toi ! Quelle dure bienséance me retient ! Que ne m' est-il permis de voler auprès de toi ! D' aller soulager, partager, adoucir tes maux ; de baigner ton visage des pleurs que m' arrache le sentiment immortel qui m' attache à toi ! Ah ! Ranime tes espérances ; celle que tu chéris n' est point *cruelle* , n' est point *inhumaine* ; elle peut te pardonner, te revoir, t' aimer ! ... eh ! Bon dieu, où m' emporte un mouvement trop vif ! ... ô ! Ma bonne, mon indulgente amie, excusez mon égarement ! Je ne suis point à moi ; mon ame est entraînée... mais je me sens brûlante, altérée ; ma tête ne peut plus se soutenir ; mes yeux appesantis... hélas ! Qu' ai-je donc ? ... adieu ; il vivra, ma chere ; tous mes souhaits sont remplis.

LETTRE 30

p117

samedi, à Vinchester.

j' ai passé trois jours sans vous écrire, ma chere, et je crains bien que mon silence ne vous ait inquiétée ; j' ai eu un peu de mal à la gorge, la fièvre et beaucoup d' accablement ; on m' a saignée malgré moi. Sir Henry n' a pas voulu perdre cette occasion de faire éclater son zèle officieux ; il s' est emparé de ma chambre, en a fait les honneurs... cet homme est bon, il souffre ; quelquefois il me fait pitié, plus souvent il m' impatiente : j' ai le coeur assez sensible pour le plaindre ; mais je l' ai trop prévenu pour l' aimer.

John est revenu ; Milord D' Ossery est dans une convalescence qui promet un très-prompt rétablissement ; mon imbécille messenger me cause à présent une autre sorte d' inquiétude... mais on m' annonce Abraham, le valet-de-chambre de milord... mon dieu ! Que me veut-il ? Oh ! Que le coeur me bat ! ... si troublée pour un homme à lui ! Eh ! Que seroit-ce donc si le comte lui-même ? ...

p118

que de variété dans ma foible tête ! Je brûlois de le voir il y a quelques jours, et le seul nom d' Abraham m' interdit ? ... c' est un billet qu' il m' apporte... ce pauvre Abraham, il est si charmé de me revoir, qu' il ne peut me parler... mais lisons... ces lignes sont tracées avec difficulté... il a été bien mal... voyez, ma chere, ce qu' il m' écrit.
billet de Milord D' Ossery à Milady Catesby.
quoi ! Madame, vous avez daigné vous intéresser à mes jours ! Cette bonté me touche vivement ; mais la dois-je à votre seule pitié, ou à un foible reste de cette amitié ? ... hélas ! J' ose à peine me flatter que vous en conserviez un léger souvenir ! Qu' il me seroit doux de penser qu' elle n' est pas entièrement éteinte dans votre coeur ! Ah ! Si l' ardeur de la mienne pouvoit la ranimer encore ! ... mais vous ne voulez pas m' écouter. Recevez, madame, mes respectueux remerciements. Sans examiner le sentiment qui vous a fait prendre part à mon état, je dois me trouver heureux de l' avoir excité.

p119

Vous voyez, il sait que j' ai craint pour sa vie. John, l' impertinent John est cause de ces remerciements qu' il me fait... mais je suis obligée de finir ; on attend après ma lettre. Je ne veux pas vous laisser un jour de plus dans l' incertitude de ce qui peut être arrivé ; et puis il faut une réponse à Abraham. Ah ! C' est une grande affaire que cette réponse !

LETTRE 31

dimanche, à Vinchester.
voyez, ma chere Henriette, dans quel embarras me jettent ma vivacité, cette précipitation avec laquelle j' envoyai John, sans l' avertir de se cacher, sans lui défendre de me nommer, sans lui donner d' autre ordre que de s' instruire. L' imprudent animal n' a rien su de mieux que d' aller tout droit chez Sir Halifax ; de renouveler connoissance avec Abraham ; de lui dire qu' il venoit de ma part, et de s' établir dans l' antichambre de Milord D' Ossery. Le pauvre malade charmé de savoir près de lui un de mes gens, envoyé par moi, a voulu le voir. Monsieur

p120

John, comme il me l' a redit lui-même, a reçu, avec bien de la joie, l' ordre d' entrer ; a répondu à toutes les questions de milord ; l' a assuré *que milady étoit plus morte que vive en le faisant partir ; qu' elle avoit toujours bien de l' amitié pour milord, et étoit à peine contente de recevoir trois buletins par jour, que lui John avoit l' honneur de lui envoyer...* si vous saviez avec quelle satisfaction cet étourdi m' a rendu compte de sa commission ; comme il s' applaudit des merveilles qu' il a faites ! ... après tout, je ne dois me plaindre que de mon peu de prévoyance. J' ai renvoyé Abraham sans réponse hier : je me suis excusée sur la foiblesse de ma tête... ah ! Ce n' est pas celle que je crains le plus ! ... encore Abraham ! ... encore une lettre ! ... voyons...
ce n' est pas la peine de copier son billet ; c' est, à peu près, celui d' hier, excepté beaucoup d' inquiétude sur ce mal de gorge que je n' ai plus. *voyez-moi, écoutez-moi ;* toujours la même chose. Il faut répondre... mais qu' il m' est difficile de lui écrire ! Le zélé Abraham a dit à Betty, qu' il ne partiroit point sans une lettre... à mesure que mes craintes se sont dissipées, ma fierté a repris

p121

de l' empire sur mon ame. Je suis très-fâchée que Milord D' Ossery ne puisse douter de cette amitié dont il feint d' être si peu sûr. Par cette feinte, il ménage ma vanité ; son adresse ne m' échappe point... oh ! Ces hommes ! Ces hommes ! Remarquez-vous comme ils savent tirer partie des événements ? Lorsque les moyens de nous subjuguier semblent leur manquer, un incident imprévu, le hazard, une *maladie* les ramènent vers le but qu' ils s' étoient proposé. On ne veut point les voir ; on ne veut point les entendre ; tout paroît fini ; mais leurs ressources ne s' épuisent jamais. Quand ils ne savent plus que faire, ils ont la fièvre, ma chere ; ils n' ont plus qu' un instant à vivre ; ils remplissent notre imagination de terreur ; s' offrent à notre idée sous un aspect attendrissant ; mettent sous nos yeux le spectacle effrayant de la mort, de la destruction de cette forme enchanteresse qui nous séduisoit : et la fièvre la plus maligne n' est pas ce qui les tue ; c' est notre *dureté*... il n' a pas songé à me dire cela... mais Abraham attend... je n' aurois jamais cru avoir si peu d' esprit. Je ne trouve rien à dire... oh ! Ce méchant John ! Que ne s' est-il caché ! ... je rêve en

vain... celui qui m'écrit, n'est-il pas ce même Milord D' Ossery qui m'a causé des peines si sensibles, qui m'a abandonnée à Erford, qui s'est marié à Miss Jenny ? Ces torts sont-ils diminués ? Non, mais... il a été malade. Allons, je vais écrire... je ne vous envoie point la copie de mon billet ; il est très-court, très-étudié et très-mauvais. Adieu, ma chère Henriette ; je vous aime toujours.

LETTRE 32

lundi, à Vinchester.

je viens de me promener au bord d'une petite rivière, qui baigne les murs d'un pavillon où je vais souvent voir pêcher. Comme il étoit fort matin, je me suis amusée à regarder traverser la rivière à de jeunes paysannes qui vont vendre des fleurs et des fruits à la ville prochaine. Elles chantent, rient dans leur bateau ; elles offrent l'image de la joie ; leur habit est propre, leurs corbeilles bien arrangées. Elles ont de grands chapeaux de paille, sous lesquels on les croiroit toutes jolies ; elles sont vraiment agréables.

Comme le bateau venoit de partir, une mieux faite que les autres, est arrivée ; elle paroissoit triste, et sans montrer de regret de ce qu'on ne l'avoit point attendue, elle a posé sa corbeille sur un monceau de sable, et s'est mise à se promener au bord de l'eau. J'ai dit à Betty de l'appeler ; elle est venue à nous ; j'ai acheté tous ses bouquets, et lui ai demandé pourquoi elle ne chantoit pas comme les autres. Ma question l'a émue ; elle a fait une petite mine pour s'empêcher de pleurer, et m'a dit avec une ingénuité charmante, qu'elle étoit prête à *rompre son coeur* ; que Mosès, un des fermiers de Milord Vinchester, la feroit mourir de chagrin elle et un autre ; et le souvenir de cet autre l'a fait pleurer, et bien fort. La pauvre enfant m'a intéressée ; j'ai voulu tout savoir, et voici l'histoire de ma petite jardinière. C'est que Mosès... écoutez bien, ma chère... Mosès est un *méchant avare* ; il avoit

accordé Tommy, son petit-fils, avec Sara, qui aime Tommy comme *ses deux yeux* . La noce alloit se faire ; les habits étoient achetés, les parents priés, les violons retenus ; *et voilà qu' une lettre* venue d' Orford, a fait changer Mosès. La soeur de Tommy est

p124

morte ; elle a laissé de l' argent à Tommy, et le *vilain* Mosès ne veut plus de Sara pour sa petite-fille, à moins qu' on n' augmente sa dot à proportion de l' héritage. La mere de Sara, qui est *fière* , s' est emportée, a tout rompu ; et comme elle est d' un naturel un peu vif, elle veut *tordre le cou* à Sara, si elle aime encore le petit-fils de cet *arabe* de Mosès ; et la pauvre Sara aura le *cou tordu* , voyez-vous, car elle l' aime toujours ; et l' honnête Tommy *rompra son coeur* aussi plutôt que de renoncer à Sara. Entre le bonheur ou le malheur de ces simples et tendres amants, cent cinquante guinées s' élevoient comme une barrière insurmontable. Je l' ai forcée ; j' ai tout aplani : le juif Mosès, la fière jardinière, l' honnête Tommy et la jolie Sara, sont d' accord. Ce moment est un de ceux où j' ai senti l' avantage d' être riche ; je marie après demain mon aimable villageoise, et je la marie avec éclat. Je donne un grand souper, illumination, feu et musique sur l' eau ; ensuite un bal masqué, où tout le monde sera bien venu. Milord Vinchester me prête le pavillon qui donne sur la rivière ; il est grand, orné, très-propre pour mon dessein. Nos

p125

dames sont enchantées de cette espèce de fête : Sir Henry, malgré sa mauvaise humeur, est mon intendant ; il a reçu mes ordres avec autant de gravité, qu' il eût pris une patente du premier ministre. Milady Vinchester et Sir James feront les honneurs du bal ; la Comtesse De Sunderland, ceux du souper ; moi, je regarderai s' ils s' acquittent bien des emplois que je leur confie. Je suis gaie, ma chere ; je commence à reprendre le gout des amusements ; je ne veux pas examiner la cause de ce changement ; je trouverois peut-être... n' allez pas croire que le mariage de Sara soit un prétexte pour célébrer la convalescence de ce *pauvre comte*...

n' est-ce pas ainsi que vous l' appelez ? En tout cas John n' en sait rien ; mon secret est en sûreté.
Voir danser à ce bal.

LETTRE 33

mardi, à Vinchester.

encore une lettre ! ... voilà un commerce bien exact et bien dangereux : j' ai à tout moment besoin de me souvenir que

p126

Milord D' Ossery m' a trompée. Malgré ce souvenir, comment résister aux mouvements de mon coeur ? Ils me portent à l' écouter. Mais que me dira-t-il ? Ses offres répétées de se justifier, m' étonnent et m' impatientent : eh ! Comment le pourroit-il ! Il s' est marié ; il a même une fille de ce mariage... on dit qu' elle s' appelle Juliette... insolent ! Donner mon nom à la fille de sa femme ! Milady Arthur, tante de feu Milady D' Ossery, est ici depuis huit jours ; elle parle continuellement des graces et de la beauté de la petite D' Ossery. Cette femme est la plus ennuyeuse créature qu' il soit possible de rencontrer : mais voici la lettre de milord.

Milord D' Ossery à Milady Catesby.

hélas ! De quoi me félicitez-vous, madame ! De quel prix sont pour moi des jours que vous ne voulez plus rendre heureux ! Vous ! Des égards ! Ah ! Vous ne pouviez m' affliger plus sensiblement que par cette insultante politesse ! Elle est toujours compagne de l' indifférence. Supprimez-les ces égards ; c' est votre pitié, votre tendre pitié, qui m' est nécessaire ; c' est

p127

une condescendance d' un jour, d' une heure, que je vous demande. Ne m' entendrez-vous point ? Suis-je condamné sans retour ? Me refuserez-vous une grace accordée aux plus vils criminels ? Nous avons été amis... ne vous souvient-il plus que vous m' avez donné un nom plus doux ? Mon amour, le vôtre, vos promesses, vos serments même, tout est-il effacé ? ... rappelez-vous Erford, ma chere, mon adorable Juliette... c' est un homme autrefois honoré de votre tendresse, qui vous demande, à genoux, un moment

d'entretien. Par tout ce qui peut vous toucher, je vous conjure de ne pas rejeter ma prière. Ne continuez pas à affliger un malheureux dont le sort est dans vos mains. Non, je ne perdrai qu'avec la vie, l'espoir d'obtenir de vous un généreux pardon. J'ai un secret que je ne puis révéler qu'à vous ; donnez-moi un jour, madame ; au nom du ciel, ne soyez pas inexorable.

Sa *chère*, son *adorable Juliette* ; cela est assez familier, je vous assure ; et vous voyez quelle obstination à se faire écouter... ah !

p128

Cette maladie ! Où m'a-t-elle engagée ? ... le voir ! La seule idée d'une telle entrevue me fait tressaillir... mais cette audace de vouloir me parler ! ... cet homme est bien hardi ! Ne devrait-il pas éviter mes regards ? Quelle pourroit être sa contenance devant moi ! Ne suis-je pas en droit de l'accabler de reproches ? ... eh bien, il ne me craint point du tout ! D'où vient que je le redoute, moi qui peux lever les yeux sur lui avec la noble assurance que donne la certitude d'avoir toujours bien fait ? Que je me *rappelle Erford* ! hélas ! S'il m'y avoit vue après son départ, oseroit-il me prier de me le *rappeller* ? Il connoit ses fautes ; mais qu'il est loin d'imaginer comment je les ai senties ? ... peut-il jamais excuser cet abandon cruel ? Eh ! Pourquoi feignoit-il ? Pourquoi feint-il encore ? Je me préparois avec plaisir à la fête que je donne. Cette lettre vient troubler ma joie, m'embarrasser, me retracer un tems... ah ! Rien n'est *effacé* ! ... vous êtes fort capable de rire de mes chagrins ; vous me dites que je devrois *l'avoir vu, l'avoir entendu*, que *tout seroit terminé*. Vous qui n'avez jamais eu à pardonner que des fautes légères, quelques mouvements de jalousie, de l'impatience,

p129

de l'humeur peut-être, vous croyez qu'on peut se résoudre aisément ; qu'il est facile de savoir ce qu'on veut... je ne puis comprendre cet espoir de pardon ! Mon dessein n'est pas de *l'affliger*. Je le verrois si je croyois pouvoir soutenir sa présence ; je l'écouterois s'il étoit possible d'excuser... mais je vais lui écrire.
Milady Catesby à Milord D' Ossery.

eh ! Pourquoi, milord, n' aurois-je point tout oublié !
Qui m' engageoit à me souvenir d' un ingrat, à m' occuper
d' un infidèle ? Ne m' avez-vous pas prié *de vous
oublier* ? Comment osez-vous me rappeler un tems
et des lieux auxquels je ne puis songer sans vous
haïr ? Quel droit avez-vous encore à mon amitié, après
m' avoir si cruellement récompensée de celle que je
vous ai montrée ? Si votre légéreté m' a rendue à
moi-même, vous ne pouvez vous plaindre que de votre
coeur. J' ignore par quel caprice vous semblez
aujourd' hui faire dépendre votre bonheur de
l' entretien que vous me demandez ; je ne puis
consentir à vous l' accorder.

p130

Accoutumée depuis si long-tems à penser que je ne
vous verrai jamais, il m' est impossible de me
familiariser avec l' idée de vous revoir. Si vous avez
des secrets qu' il vous importe de me communiquer, vous
pouvez me les écrire, sûr de ma discrétion à les
taire, et de mon exactitude à vous faire remettre ce
que vous m' aurez écrit. En vérité, milord, recevoir
de vos lettres, est l' unique complaisance où je puisse
me forcer pour vous obliger.

Je suis fâchée d' avoir envoyé cette lettre : on dit
qu' entre des amants brouillés un reproche est le
préliminaire d' un traité de paix. Adieu, mon aimable
Henriette, je vous aime toujours.

LETTRE 34

mercredi... non jeudi, à six heures du matin.

oh ! Ma chere Henriette, quelle agitation dans mes
sens ! ... quel trouble dans mon ame ! ... je l' ai
vu... il m' a parlé...

p131

c' étoit lui... il étoit au bal... oui, lui ! Milord
D' Ossery... ah ! Ne me dites plus de le voir ! Ne
me priez plus de l' entendre ! Il est bien sûr que je
ne puis supporter la présence de cet... je ne sais quel
nom lui donner. Peut-on être plus hardi, plus
imprudent ? M' exposer ! ... je le hais, je crois... et
pourtant je voudrois avoir eu plus d' empire sur
moi-même... je voudrois l' avoir écouté. Quel est donc
ce mouvement qui m' entraine avec force, et me fait

agir contre ma volonté ? ... je vais partir, retourner à Londres... ce n' est pas par obstination, mais par nécessité, par faiblesse, que j' éviterai le Comte D' Ossery. Il faut bien me déterminer à le fuir, puisque je ne puis le voir avec tranquillité.

Le jour étoit déjà grand ; fatiguée de danser, ennuyée du bal, j' ai passé sur la terrasse pour prendre l' air. Un masque en domino noir, qui me suivoit depuis une heure, est venu se placer à mes côtés. Dans un lieu aussi spacieux, j' ai trouvé un peu extraordinaire qu' on choisît l' endroit où j' étois pour m' y gêner ; car le masque s' étoit assis tout près de moi. Mais jugez de ma surprise, quand saisissant une de mes mains, la retenant

p132

malgré moi, et la pressant dans les siennes, ce masque m' a dit d' un ton ému : eh quoi ! Lady Juliette se plait encore à faire des heureux ! On m' avoit assuré qu' elle n' étoit plus sensible à cette sorte de plaisir... ô ! Le son de cette voix a pénétré comme un trait jusqu' au fond de mon coeur ! Je l' ai reconnu... eh ! Quel autre eût osé prendre cette liberté ! M' eût tenu un tel langage ! ... j' ai voulu fuir ; l' audacieux s' est saisi de ma robe, et m' a retenue dans ma place. Il a ôté brusquement son masque ; son camail s' est renversé... ah ! Ma chère Henriette, qu' il étoit bien ! Le désordre de ses cheveux donnoit une grace nouvelle à ses traits ; un air animé, passionné même... comment l' aspect de cet aimable visage m' a-t-il causé un trouble si cruel, si contraire à l' impression qu' il sembloit faire sur moi ? Tout-à-coup j' ai perdu la faculté de voir et d' entendre ; un froid mortel m' a saisie. Je ne sais ce que le comte m' a dit ; je ne sais comment il a rassemblé tout le monde auprès de moi ; en rouvrant les yeux je me suis vue entourée d' une infinité de personnes, parmi lesquelles je cherchois en vain Milord D' Ossery ; je l' ai aperçu au bout de la terrasse ; et dès

p133

que je me suis levée, il a disparu ; le bal a fini, et me voilà dans mon lit à vous écrire, à réfléchir, à me chagriner... je ne sais quel parti prendre.

LETTRE 35

vendredi, à Vinchester.

je reçois des invitations si pressantes de Milord D' Ormond ; ma cousine et lui continuent à me prier avec tant d' instances d' aller les trouver à Erford, que je ne puis me refuser plus long-tems à leur empressement. Je ne sais pourquoi je sens affaiblir ma répugnance pour retourner dans ce lieu : j' ai annoncé mon départ ici ; si j' étois vaine, je pourrois m' étendre sur le regret que tout le monde paroît avoir de me perdre. Sir James s' en va ; pour le pauvre Sir Henry, sa tristesse est inexprimable ; il me fait une peine extrême ; j' espère que mon absence lui sera utile. On dit, ma chere, que l' absence est un remède salutaire contre l' amour ; remède violent, que le malade prend toujours avec dégoût, et qui n' opère pas sur tous les tempéraments. Je vais me rapprocher de vous,

p134

mon aimable amie ; c' est un grand plaisir pour moi. Après quelque séjour à Erford, je retournerai à Londres, et nous irons ensemble à ma jolie maison d' Amsteat... voici Abraham... quel paquet il m' apporte ! Tout un cahier écrit de la main de milord... oh ! Permettez, permettez, ma chere, que je vous laisse ! ... je brûle de lire... ah ! Qu' est-ce donc qu' il me dit ! Vous le saurez dès que j' aurai parcouru ce cahier.

Milord D' Ossery à Milady Catesby.

l' aventure du bal m' a trop appris, madame, que je ne puis espérer de devoir au hasard ou à mon adresse, la faveur d' un entretien avec vous. L' horreur que vous a fait ma présence, l' état où je vous ai vue, et la douleur que j' ai sentie d' en être la cause, m' ont déterminé à renoncer au projet de m' approcher de vous sans votre ordre positif. Je consens à vous écrire ce que je voulois vous dire, si vous aviez pu m' écouter ; vous me promettez de garder mon secret, je ne doute point de votre discrétion. Cependant, comme vous pourriez sentir quelque peine en cachant

p135

à Lady Henriette des faits où vous êtes intéressée, je n' exige pas que vous vous géniez sur ce point. Tout ce qui vous est cher acquiert des droits sur mon coeur ; votre amie ne peut être une personne

indifférente pour moi. Ah ! Lady Juliette, lorsque vous aurez lu, si vous ne me pardonnez pas, vous n'avez jamais aimé celui qui vous aimera toujours !

histoire de Milord D' Ossery.

lorsque Lady Charlotte Chester eut donné au Duc De Penbroke une préférence que mes soins et mon attachement m'avoient fait espérer, je voulus m'éloigner d'elle, et je passai en France. J'étois vivement touché de sa perfidie ; elle me porta à éviter les femmes ; je jugeai de toutes, par la seule que j'avois examinée ; je pensai que l'intérêt et la vanité étoient les uniques passions dont elles fussent susceptibles. Je m'armai donc contre elles de la connoissance que je croyois avoir acquise de leur ame, et l'employai avec succès pour me garantir de leurs charmes.

On me présentoit à la cour, à la ville,

p136

comme un sauvage qui joignoit à la férocité, attribuée à sa nation, un éloignement révoltant pour des goûts adoptés et des usages reçus. Ma sagesse paroissoit ridicule, sur-tout dans l'âge où l'on est convenu de se livrer à tous les dérèglements dont on croit qu'il peut être l'excuse ; je ne sais jusqu'où l'indulgence des françois s'étend sur cet article.

Ici j'ai vu bien des gens, qui, pour avoir trop espéré de cette excuse, n'ont pu, dans leur maturité, faire oublier leur jeunesse.

Six mois après mon départ de Londres, mon frere aîné fut tué sur mer, et le second mourut en Ecosse d'une chute qu'il fit à la chasse. Ma fortune devint égale à celle du Duc De Penbroke ; je pensai que la duchesse se repentiroit peut-être d'avoir précipité son choix. Le regret dont j'imaginai qu'elle seroit pénétrée, fut l'avantage le plus réel que je crus trouver en héritant des titres et des biens de ma maison.

Mon séjour en France ne m'ôta point les impressions que j'y avois apportées ; les femmes m'y parurent charmantes ; mais l'idée de Lady Charlotte et le souvenir

p137

de son inconstance me défendirent contre l'amour. Je revins en Angleterre dégagé de ma passion, mais sensible encore au regret de m'y être abandonné. La

vue de la duchesse me chagrina, et me fit éprouver une sorte d' ennui qui me donna du dégoût pour Londres. Je résolus de m' en éloigner encore, et je me préparois à revoir l' Italie, quand D' Ormond instruit de mon retour, me pressa d' aller le voir à Erford. Je m' y rendis, croyant y passer peu de jours ; mais je trouvai dans vos yeux l' attrait flatteur qui devoit me fixer dans ma patrie, et me réconcilier avec le sexe aimable, dont Lady Juliette est l' ornement. Vous fites naître dans mon coeur des sentiments bien nouveaux pour moi ; ils m' apprirent que je n' avois point aimé Lady Charlotte, et que la vanité blessée peut exciter dans notre ame tous les regrets qui semblent naître de l' amour trahi ou méprisé. D' Orsey vous importuna bientôt par ses empressements ; son exemple m' effraya ; l' éloignement que sa tendresse vous donna pour lui, me fit mettre tous mes soins à vous cacher la mienne. Ecoutez,

p138

préféré comme ami, je craignois de paroître comme amant : il m' étoit si doux d' avoir votre confiance, d' être de moitié de vos amusements, de vous voir sans cesse sans vous donner d' ennui ni vous inspirer de contrainte, que je n' osois risquer de perdre ce bien, en vous découvrant le dessein de vous plaire. Quelquefois il me sembloit que vous me deviniez ; j' oubliai un jour que je n' étois pas en droit de me montrer jaloux ; je vous laissai voir du dépit, de l' humeur. Mon trouble vous toucha, il vous toucha trop même... que je sens de plaisir à me rappeler ces premiers instants de mon bonheur ! Ces tems heureux, où, sans vous l' avouer, peut-être, vous partagiez tous les mouvements de mon ame ! Ils sont passés ces moments délicieux, et Lady Juliette ne s' en souvient plus. Avec quelle peine je renfermois en moi-même des sentiments si vifs, si tendres ! Combien le souvenir de Lady Charlotte m' intimidoit ! Je ne considérois plus son changement sous le même aspect ; depuis que je vous aimois, j' excusois la légéreté de Milady Penbroke ; il me sembloit que

p139

je n' avois point en moi ce charme attirant qui fait naître l' amour et le rend constant. J' osai parler enfin ; mes voeux furent comblés. Vous consentiez à me

donner votre main ; tout m' annonçoit des jours
heureux : dans l' yvresse de ma joie trop prompt à me
flatter, j' ajoutois déjà au bonheur dont je jouissois,
la félicité suprême qui m' étoit promise, quand je fus
invité aux noces de Portland. Je ne sais quel
pressentiment se joignoit à la douleur que je sentois
en m' éloignant de vous ; mais je partis d' Erford,
accablé du regret de vous quitter. Hélas ! Ce chagrin
étoit le triste présage du malheur qui devoit
m' arriver ! ... avant que j' entre dans le détail
humiliant de l' aventure fatale qui nous sépara,
permettez-moi d' implorer votre indulgence... mais
comment espérer de vous toucher, si vous ne m' aimez
plus, si ma vue vous effraie, si vous m' avez fermé
pour jamais ce coeur autrefois si tendre pour moi, si
sensible à mes moindres inquiétudes ! Que de serments
vous trahissez, si le soin de mon bonheur ne vous
intéresse plus ! Quoi ! Cette passion si chere ! Ces
plaisirs si purs qu' elle

p140

nous fit goûter, ne peuvent-ils ranimer en vous une
étincelle de ce feu ? ... ah ! Remettez sur vos yeux le
bandeau de l' amour ! Qu' il vous cache mes fautes, et
ne vous laisse voir que mon repentir !
Je retournois à Erford avec la vitesse et
l' impatience d' un amant qui va revoir ce qu' il aime,
lorsqu' en passant à Midlesex, je rencontrai
Montfort, Bennet, Andson, Lindsey, et plusieurs
jeunes gentilshommes avec lesquels j' avois été à
l' université. à l' exception de Montfort, qui étoit
mon ami, j' avois peu revu les autres ; ils avoient
arrêté Abraham, qui couroit devant moi, et
m' arrêterent aussi à la poste où ils m' attendoient. Ils
revenoient de la chasse, et soupoient tous chez
Montfort, dont la mere avoit une maison dans ce lieu.
Il me fut impossible de résister à leurs prières, ou,
pour mieux dire, à leurs importunités ; ils
m' obligèrent d' accepter un souper qui ne me
promettoit aucun agrément, et me privoit du plaisir
d' arriver assez tôt à Erford pour vous voir, au
moins, un instant. C' étoit des heures dérobées à
l' amour ; je les perdois à regret, et n' en fis le
sacrifice qu' avec

p141

une extrême répugnance. La mere de Montfort étoit

partie le matin pour Londres, où une affaire pressante l'avoit appelée : ainsi notre souper devenoit une de ces parties libres et bruyantes, où l'on s'étourdit en parlant tous à la fois ; qui finissent par des paris ridicules ou ruineux, souvent même par briser les meubles, et s'égorger sur leurs débris. L'ennui me saisit dès le premier service ; il augmenta de plus en plus ; l'insupportable joie des convives, l'éclat de leurs voix et le désordre de leurs propos me firent maudire cent fois l'instant où je les avois rencontrés. Le sang froid que je conservois parmi ces extravagants, ajoutoit au dégoût qu'ils m'inspiroient, je m'en aperçus ; et voulant tirer quelque parti de la désagréable situation où je me trouvois, j'imaginai que le seul moyen de la sentir moins, étoit de m'efforcer de perdre une partie de ma raison. Je ne pouvois plus espérer de vous voir en arrivant ; je résolus donc de faire comme les autres, et je me prêtai à leur folle gayeté : ce projet me réussit ; je commençai bientôt à trouver mes anciens camarades un peu plus supportables.

p142

La conversation varioit et n'étoit guères suivie ; elle tomba sur les femmes ; on en parla avec plus de vivacité que de décence ; les uns les exaltoient, les autres les déchiroient. Lindsey naturellement sensible et honnête, les défendit avec chaleur : il ramena à l'opinion où il étoit, que la douceur d'être aimé d'une seule, l'emporte de beaucoup sur le plaisir de médire de toutes. On se réunit donc pour louer ces êtres charmants, auxquels le ciel remit le pouvoir de nous rendre heureux. L'un parloit de leur beauté, dont l'attrait a tant de force sur nos coeurs ; l'autre vantoit leur esprit plus séduisant encore, la finesse de leur gout, et la délicatesse de leurs sentiments. Montfort tout seul soutint que l'esprit naturel et l'ingénuité surpassoient le savoir et les talents qu'on faisoit acquérir aux femmes, et que la plus simple étoit la plus aimable. On disputa contre lui ; il s'obstina ; et pour prouver ce qu'il avançoit, il envoya dire à la gouvernante de sa soeur, de venir avec elle. Il falloit être aussi peu capable de réflexion qu'il l'étoit alors, pour exposer sa soeur à paroître au milieu de dix

p143

ou douze jeunes fous, peu en état de songer à ce qu' ils devoient à son sexe et à son âge. En attendant qu' on l' amenât, Montfort nous apprit que depuis la veille seulement, elle étoit sortie de la maison où elle avoit été élevée ; il fit éclater l' amitié la plus vive pour elle, et nous assura que personne ne pouvoit être plus simple ni plus aimable. Miss Jenny vint alors confirmer, par sa présence, les louanges que son frere donnoit à l' ingénuité. Son air annonçoit ce caractère ; il étoit doux, modeste ; une figure noble, gracieuse dans tous ses mouvements, réparoit en elle le défaut de régularité. Elle avoit cet agrément que donne la fraîcheur de la première jeunesse ; et ses traits, sans être beaux, offroient quelque chose de touchant. Elle prit sa place auprès de Montfort ; et par soumission pour ses ordres réitérés, elle fit raison à ses amis des santés qu' ils lui portoient tous à la fois. Sa vue avoit ranimé leur joie, il étoit heureux pour elle que son extrême simplicité lui dérobat une partie des transports qu' elle excitoit, et des expressions dont on se servoit pour vanter ses charmes.

p144

Sir Bennet s' empara de sa gouvernante, et la mit bientôt hors d' état de veiller sur sa jeune élève. Miss Jenny ennuyée d' un monde auquel elle n' étoit point accoutumée, insista sur la permission de se retirer ; elle l' obtint avec peine, et nous quitta avec plus de plaisir qu' elle n' en avoit senti à nous voir. Quelques moments après, étourdi par le bruit, fatigué de la chaleur, je me levai pour prendre l' air, dont je n' avois jamais eu tant de besoin ; je sortis de la salle, et me trouvai dans un vestibule, dont la lumière finissoit. J' en aperçus dans l' éloignement ; et dirigeant mes pas de ce côté, je traversai une longue enfilade de pièces ; je parvins à un grand cabinet, où j' entrevis une femme : je n' eus pas le tems de la bien distinguer ; un mouvement qu' elle fit renversa une petite table sur laquelle étoit une seule bougie, qui s' éteignit en tombant. Au son de voix de cette femme, à ses questions, je la reconnus pour Miss Jenny ; je me nommai, et la priai de vouloir bien me faire conduire au jardin ; elle me répondit qu' elle alloit sonner pour avoir de la lumière. Dans la

p145

profonde obscurité où nous étions, il lui fut impossible de trouver le cordon de la sonnette ; cet appartement lui étoit presque aussi étranger qu' à moi. Cependant elle cherchoit à se rappeler de quel côté la cheminée étoit placée, et nous nous efforcions, l' un et l' autre, de la trouver. Mon embarras, et le peu de succès de nos recherches, lui parut plaisant ; elle se mit à rire de si bon coeur, que sa gayeté excita la mienne. La jeune miss n' étoit guères plus à elle que moi-même ; elle appelloit, mais en vain ; les gens étoient trop éloignés du lieu où nous nous trouvions, pour pouvoir nous entendre. En marchant au hasard, nous nous heurtions tous deux ; Miss Jenny redoubloit ses ris, badinoit de mon inquiétude, et mille plaisanteries enfantines me forçoient à rire aussi. Déterminés tous deux à finir ce jeu, nous convinmes d' abandonner l' espérance de nous faire entendre, et de nous en tenir à trouver une porte qui conduisoit à une espèce de galerie, de laquelle on passoit au jardin ; nous nous orientames de notre mieux. Miss Jenny me prit par la main ; et se conduisant de meuble en meuble,

p146

elle reconnut la place où elle étoit d' abord ; elle m' avertit que la porte devoit être vis-à-vis de nous ; elle s' avança, et je la suivois. Malheureusement elle s' embarrassa dans la table qu' elle avoit renversée, et tomba rudement. Sa chute entraîna la mienne ; bientôt de grands éclats de rire me prouverent qu' elle ne s' étoit point blessée. L' excès de son enjouement me fit une impression extraordinaire ; il m' enhardit ; l' égarement de ma raison passa jusqu' à mon coeur. Livré tout entier à mes sens, j' oubliai mon amour, ma probité, des loix qui m' avoient toujours été sacrées, la soeur de mon ami. Une fille respectable ne me parut dans cet instant qu' une femme offerte à mes désirs, à cette passion grossière qu' allume le seul instinct. Un mouvement impétueux m' emporta, j' osai tout ; j' abusai cruellement du désordre et de la simplicité d' une jeune imprudente, dont l' innocence causa la défaite. à peine ce moment d' erreur fut-il passé, que ma raison reprenant tous ses droits, je vis ma faute dans toute son étendue. Miss Jenny revenue à elle-même, remplissoit

p147

l' air de ses cris, gémissoit, fondoit en larmes, et par sa juste douleur ajoutoit encore à la mienne. La lune venoit de se lever ; et la lumière qu' elle commençoit à répandre, me fit appercevoir cette porte, dont la recherche nous avoit été si fatale à tous deux. Confus, honteux, désespéré, je ne songeai qu' à m' éloigner. Je sortis de ce cabinet qui me faisoit horreur ; et passant de l' entrée du jardin dans la cour où mes gens m' attendoient, je montai brusquement dans ma chaise, et repris la route d' Erford, pénétré d' un chagrin dévorant, que toutes mes réflexions aigrissoient encore.

Qu' il se renouvela vivement à votre aspect ! Avec quelle bonté votre coeur généreux s' y intéressa ! Que de tendres questions ! Qu' elles me firent sentir de remords ! Combien je me haïssois en songeant que j' avois pu vous trahir ! Cependant, le plaisir de vous voir, d' être sans cesse auprès de vous, de penser que vous m' aimiez, l' idée de mon bonheur prochain, un charme invincible attaché à vous, à vos regards, à vos discours, tout effaçoit ma tristesse. Je commençois à regarder

p148

mon aventure comme une foiblesse, dont le souvenir pouvoit se perdre, lorsque ses funestes suites me la rappellerent avec force, et m' obligerent de subir la peine de mon imprudence... eh ! Quelle peine ! Ah ! Si vous m' avez aimé, si vous avez daigné me regretter, jugez de mes tourments par les vôtres ! Jugez de ma douleur en m' arrachant à vous ! à vous, que j' adorois... que j' adorerai toujours, de quelque façon que vous puissiez me traiter. Vous devez vous souvenir, madame, qu' un courier me fit demander la veille de mon départ d' Erford ; il m' apportoit une lettre : elle étoit de Miss Jenny, et voici ce qu' elle contenoit.

*lettre de Miss Jenny Montfort à Milord Comte
D' Ossery.*

la malheureuse soeur de votre ami, la triste Jenny Montfort est perdue, deshonorée par l' imprudence de son frere, par la vôtre, milord, et plus encore par la sienne. Elle vous l' apprend sans savoir ce qu' elle espère de sa démarche ; elle n' a rien exigé de vous ; vous ne lui avez rien promis. Quel

p149

droit lui est-il permis de réclamer ? Et pourtant si vous l'abandonnez, n' aurez-vous rien à vous reprocher ? Je désire ardemment votre réponse ; si elle n' adoucit point ma situation, je n' attendrai pas que ma honte paroisse à tous les yeux. Le seul moyen qui peut m' en faire éviter l' éclat, s' est déjà présenté à mon esprit. J' ensevelirai avec moi ce funeste secret, et personne ne vous reprochera jamais le malheur ni la mort de Jenny Montfort.

peignez-vous mon état, madame, après cette lecture ; songez dans quelles réflexions je passai cette nuit, la dernière de mon séjour à Erford. Je formai mille projets ; ma raison les détruisois à mesure qu' ils s' offroient à mon imagination : je voulois aller trouver Montfort, lui apprendre mon malheur, abandonner à sa soeur la moitié de mon bien, tout même. Eh ! Que m' étoit la fortune sans vous ! Mais de quel front proposer à mon ami une réparation, qu' en pareil cas je n' aurois point acceptée ! Après l' avoir offensé, devois-je l' insulter ? Risquer de devenir l' assassin d' un homme dont j' avois deshonoré

p150

la soeur ? Eh puis, madame, eh puis, cette innocente créature qui m' alloit devoir son être, m' étoit-il permis de la placer au rang des malheureux ? De la livrer à la bassesse ? N' apporterait-elle pas en naissant un droit de se plaindre de moi, de mépriser l' auteur de ses jours ? La fin de la lettre de Miss Jenny m' effrayoit : au milieu de mes agitations, de mes regrets, pénétré de mon amour pour vous, désespéré de vous perdre, je pris le parti de n' écouter que l' honneur, et d' immoler mes plus chers intérêts à une personne dont l' état exigeoit ce cruel sacrifice. Que de combats ! Combien me couta ce pénible effort ! C' étoit vous que j' abandonnois ! C' étois à vous qu' il falloit renoncer ! J' allai vous chercher pour répandre ma douleur dans votre sein, vous confier mon égarement, mes desseins, vous demander des conseils, de la consolation ; mais mon projet s' évauoit à votre vue. Comment vous faire un tel aveu ! L' affreuse vérité ne put sortir de ma bouche ; je n' osai même vous donner une lettre que j' avois écrite dans le tumulte

p151

de mes pensées ; je m' éloignai ; je quittai Erford, et je me séparai de vous dans la triste persuasion de ne vous revoir jamais. Je laissai ma lettre à Abraham, avec ordre de vous la remettre quand je serois parti ; et joignant le messenger de Miss Jenny, qui m' attendoit à la poste, je pris avec lui la route de Midlesex, d' où je me rendis chez Montfort. La violence des mouvements qui m' agitoient, l' effort que je me faisois pour cacher mon trouble, me causoient une chaleur brûlante ; j' étois dans une espèce d' yvresse, et me connoissois à peine. En arrivant je demandai Montfort ; il étoit à Londres ; on me conduisit chez sa mere. Après quelques moments de conversation, je parlai de Miss Jenny ; et sachant de Lady Montfort qu' il n' y avoit encore aucun projet formé pour son établissement, je la demandai. Ma proposition fut reçue avec autant de joie que de surprise ; Lady Montfort n' espéroit pas pour Miss Jenny un parti aussi riche que je l' étois ; quoiqu' elle fût née pour occuper le rang où j' offrois de la placer, son peu de fortune sembloit l' en éloigner. Sa mere

p152

me conduisit à son appartement, et m' annonça comme un amant qu' il falloit traiter en époux, puisqu' il alloit le devenir. Miss Jenny rougit en me voyant ; elle baissa les yeux avec une contenance triste et timide ; mon embarras égaloit le sien. Suivant l' usage on nous laissa seuls ; la honte me mit à ses pieds ; la reconnoissance la fit tomber aux miens ; nous ne pumes nous parler ; des soupirs et des larmes furent les uniques expressions de nos coeurs. Je pris jour avec Lady Montfort pour dresser les articles ; et feignant une affaire indispensable et pressante, je partis pour Londres. J' arrivai chez moi dans un accablement extrême ; j' étois pénétré de ma douleur, et plus encore de celle où je vous croyois livrée. En entrant dans mon cabinet, la vue d' une estampe dessinée de votre main, frappa mes yeux ; je ne pus résister aux mouvements qui s' éleverent dans mon coeur ; je me livrai à ma fureur et poussai des cris qui attirerent mes gens autour de moi. Une espèce de frénésie m' ôta l' usage de mes sens ; je ne sais ce qui m' arriva pendant long-tems ; je ne sentois ni

p153

mon mal, ni le danger de mon état. Mes esprits affoiblis par la violence de mes transports, par les secours de l' art, m' avoient réduit dans une sorte d' enfance. Montfort ne me quittoit pas ; ce qu' il avoit appris de mes intentions pour sa soeur, redoubla son attachement, et rendoit ses soins plus tendres et plus empressés. Il s' applaudissoit de la fantaisie qu' il avoit eue de la faire paroître à ce souper ; il pensoit qu' elle m' avoit inspiré de l' amour, et le pensoit avec transport ; ses discours, sur ce sujet, renouvelloient tous mes regrets. Je me rétablis enfin, et j' épousai Miss Jenny. Que j' eus de peine à retenir mes larmes aux pieds de ces autels, où j' avois cru recevoir, des mains du ciel, la seule compagne qui pouvoit faire le bonheur de ma vie ! ... après m' en avoir privé, il a voulu me la rendre ce ciel bienfaisant ; mais elle a changé : elle est devenue fière, ingrate, inhumaine ; elle ne veut point pardonner.

Je partis pour le Comté D' Herney, où je conduisis une femme jeune, douce, sensible, reconnoissante, aimable, peut-être ; mais ce n' étoit pas Lady Juliette ;

p154

ce n' étoit pas la femme élue de mon coeur ; celle que j' aimois toujours, à laquelle il ne me restoit plus à consacrer que de tristes soupirs et d' inutiles regrets. Milady D' Ossery donna le jour à une fille ; sa vue fit passer dans mon coeur le seul mouvement de joie que j' aie senti loin de vous. Aimable petite innocente ! Combien de fois l' ai-je baignée de mes larmes, en m' applaudissant pourtant d' avoir rempli mes devoirs à son égard ! Ah ! Que de tendresse elle devoit à son pere, si elle savoit jamais à quel prix il lui donna son nom !

Je passois les jours entiers dans les bois pour m' éloigner de Lady D' Ossery ; je craignois sa présence ; ses attentions me génoient ; j' avois pour elle les égards de l' amitié, et non pas les soins de l' amour. Je lui devois davantage ; mais comment lui donner un coeur que vous possédiez tout ? Je crus pouvoir réparer par ma générosité, la froideur de mes sentiments. Prompt à lui procurer des plaisirs que je ne partageois point, je lui donnois des fêtes, je l' accablois de présents ; elle dispoit à son gré de ma fortune ; tout lui

p155

étoit prodigué ; elle paroissoit contente, et je la croyois heureuse ; le tems m' apprit qu' elle ne l' étoit pas plus que moi.

Quelquefois je voulois vous écrire, vous ouvrir mon ame, vous instruire des raisons de ce mariage, duquel vous deviez avoir été si surprise. Mais c' étoit ma femme ; c' étoit la mere de ma fille, dont il falloit révéler la foiblesse : eh puis, comment vous avouer qu' il avoit été un instant dans ma vie où j' avois oublié que je vous aimois ! Où j' avois pu manquer à cette probité, premier fondement de l' estime dont vous m' aviez honoré ? Milord Exeter, mon ami depuis l' enfance, étoit le seul qui connût mon attachement pour vous : il le connoissoit long-tems avant vous-même. C' est à lui que je m' adressai pour être informé de ce que vous faisiez. J' appris que vous étiez restée à Erford, que vous y pleuriez la mort de votre frere... ah ! Pardonnez à l' amour désespéré, la bizarre contrariété de ses voeux ! Que n' aurois-je pas donné pour vous rendre tranquille, heureuse ! Et pourtant je sentois de la douceur à penser que vous étiez à Erford, que vous y étiez seule,

p156

que vous y pleuriez, que peut-être j' avois part à vos larmes, que parmi ces regrets donnés à la perte d' un frere chéri, quelques soupirs s' échappoient vers l' amant qui vous adoroit. Votre retour à Londres me causa les plus vives inquiétudes ; vous receviez les visites du Duc De Suffolk ; jaloux, injuste, je tremblois qu' il n' obtînt un bien auquel je ne pouvois plus prétendre.

Je recevois chaque semaine un détail circonstancié de toutes vos démarches : cette espèce de commerce indirect que je semblois entretenir avec vous, étoit le seul plaisir où je fusse encore sensible. Que ces détails touchoient mon coeur ! Combien ils redoubloient mon estime et mon attachement ! Quelle femme jamais se conduisit à votre âge avec tant de prudence ! Sut allier si bien la sagesse austère à l' aimable gayeté, à l' usage du monde ! Quelle autre posséda jamais au même degré ces vertus douces, charme de la société ! Cette indulgence qui fait aimer en vous la supériorité dont vous craignez l' éclat ! ... ah ! Lady Juliette, est-ce seulement pour vous faire admirer que le

p157

ciel répandit sur vous ses dons les plus flatteurs ?
Il a été un tems où vous croyiez ne les avoir reçus
que pour me rendre heureux.

Après une année de séjour à Herney, Lady D' Ossery fut attaquée d' un mal qui sembloit annoncer la consommation : de prompts secours la rétablirent un peu. Mais au commencement de l' hyver, elle retomba dans une langueur qui fit craindre pour sa vie. Son danger et sa douceur pendant le cours de sa maladie, me touchèrent ; je devins assidu près d' elle. En réfléchissant sur ma conduite, je craignis de l' avoir chagrinée ; je redoublai de soins et d' attentions pour effacer l' impression que mon indifférence avoit pu faire sur son esprit : je ne sortois point de sa chambre ; je lui présentois moi-même tous les médicaments propres à la soulager. Je sentois alors la force du lien qui nous unissoit ; je n' en avois pas rempli tous les devoirs, et je me le reprochois amèrement.

Je l' aidois un jour à marcher dans une galerie où elle avoit désiré d' essayer de se promener ; sa foiblesse la forçoit à se jeter

p158

entièrement dans mes bras. Après avoir fait quelques pas, elle rentra dans sa chambre, s' assit, et toujours appuyée sur moi, elle sentit que je la pressois doucement. Elle fit un mouvement de surprise, me regarda attentivement ; et voyant dans mes yeux des marques du plus grand attendrissement, elle prit une de mes mains, et l' arrosant de ses larmes : je suis bien malheureuse, me dit-elle, de vous causer tant de peine ; j' étois destinée à vous affliger. Faut-il que j' excite votre douleur ! Hélas ! Mon état élèveroit une flatteuse espérance dans un coeur moins généreux que le vôtre ! Ma mort va rompre des liens qui vous contraignent ; une chaîne dont le poids vous accable, sous lequel vous gémissiez. Une forte inclination avoit prévenu votre ame ; je n' ai pas droit de m' en plaindre ; ma reconnoissance en est plus grande : mais pardonnez, milord, pardonnez mes pleurs ; c' est la première fois que j' ose en répandre devant vous. J' ai renfermé mes cruelles peines : vos bontés, l' attendrissement où je vous vois, ma fin prochaine m' arrachent l' aveu d' un sentiment que vous n' avez pu partager. Tant d' égards,

p159

de bienfaits, pour me dédommager de l' amour que vous me refusiez, en me faisant admirer, respecter l' époux que j' adorois, ont sans cesse aigri le regret de ne pouvoir lui plaire. Je souhaite, continua-t-elle, que celle dont le souvenir m' a fermé votre coeur, ait conservé pour vous une tendresse digne de votre constance. J' ai cru devoir vous cacher mon attachement, vous en épargner les preuves : la crainte de vous être importune, m' a fait étouffer jusqu' aux mouvements de ma reconnoissance ; souffrez qu' elle éclate dans ces derniers instants. Vous avez sacrifié à l' honneur d' une fille infortunée, un bien qui vous étoit cher : puissiez-vous le recouvrer quand elle ne sera plus ! Et puissent mes voeux ardents attirer sur vous toutes les bénédictions de ce ciel qui m' entend, qui m' appelle, et d' où j' espère bientôt veiller au bonheur de mon généreux bienfaiteur, de celui qui a daigné faire un si grand effort pour ne pas m' abandonner à la honte dont la mort même n' auroit pu me garantir ! Aimez ma fille, aimez-la, milord, et oubliez les maux que sa malheureuse mere vous a

p160

causés. Milady D' Ossery pouvoit parler sans crainte d' être interrompue ; chaque mot qu' elle prononçoit étoit un trait douloureux qui me perçoit le coeur. Je l' avois négligée ; le tems ne m' offroit plus de moyen de réparer, par une conduite plus tendre, cette longue indifférence qu' elle avoit trop sentie. Ah ! Madame, qu' il est affreux d' avoir tort, et que ceux qu' on offense se trouveroient vengés, s' ils pouvoient comprendre l' effet terrible des remords sur un coeur sensible et vertueux ! J' avois fait venir de Londres les docteurs Lereins et Harrison ; par mes soins Milady D' Ossery rassembloit autour d' elle tous ceux qui pouvoient inspirer de la confiance dans leur art. Ce n' est pas à vous, madame, que je crains d' avouer le désir ardent que j' avois de la sauver ; mais ni sa jeunesse, ni les secours de l' art ne purent la tirer d' un état tout-à-fait désespéré. Je la perdis ; elle expira dans mes bras : et malgré les assurances qu' on me donna de l' espèce de sa maladie, maladie née avec elle, et que la délicatesse de sa constitution ne pouvoit lui faire supporter plus long-tems, je me regardai avec

p161

douleur comme une des causes de sa mort ; je me rappellois sans cesse ce qu' elle m' avoit dit : je ne pouvois me consoler de n' avoir pas eu assez de force sur moi-même pour feindre au moins, et lui cacher qu' une autre occupoit mon coeur. Mais lorsqu' on a perdu tout espoir d' être heureux, pense-t-on pouvoir quelque chose pour le bonheur d' un autre ? à mesure que ce triste spectacle s' effaçoit de ma mémoire, je songeois, avec transport, que vous étiez libre encore : je me flattois qu' un amour si tendre n' étoit point éteint ; que vous en conserviez le souvenir ; que ma vue et le récit sincère de mon aventure pourroit le ranimer. La connoissance de votre caractère aidoit à me tromper : je lui avouerai tout, me disois-je ; elle m' écoutera ; elle me plaindra ; elle me pardonnera... que vous avez cruellement détruit ces douces illusions ! Comme je n' avois quitté Londres que pour vous épargner le déplaisir d' y rencontrer une femme portant le nom que vous aviez daigné choisir en vous déterminant à en changer, j' y retournai trois mois après la mort de Lady D' Ossery.

p162

Avec quelle ardeur je me rapprochois des lieux que vous habitiez ! Quel désir vif de vous voir, de vous parler, d' entendre le son flatteur de cette voix chérie ! ... j' arrive, je cours vous chercher ; en passant devant la porte de la Duchesse De Neuchastel, j' aperçois des gens à votre livrée ; j' apprend que vous êtes chez elle ; mon empressement me cache l' imprudence de ma démarche ; j' entre, je vous vois, vous me reconnoissez ; quel trouble sur votre visage ! Que de dédain dans vos yeux ! Vous saisissez un prétexte, vous sortez, et je reste immobile, pénétré de douleur, et forcé de m' avouer que j' ai mérité ces marques d' un mépris qu' il m' est impossible de supporter. Je me présentai en vain à votre porte ; je vous écrivis en vain : mes lettres constamment refusées, mes efforts pour vous voir, rendus inutiles par vos précautions, toutes mes tentatives sans succès, me firent désespérer d' apaiser votre colère. Je n' obtins de compassion que de Betty ; mais elle étoit sans crédit auprès de vous. Carlile n' osa s' intéresser ouvertement pour moi, dans la crainte de déplaire à Lady Henriette.

p163

Enfin, mettant le comble à vos rigueurs, vous patites, et peu de tems après je vous suivis. Halifax venoit d' acheter une terre ici ; j' y vins avec lui ; je vous écrivis : avec quelle fierté vous avez reçu ces témoignages de ma tendresse ! Vous ne m' avez répondu que pour vous débarrasser de mes importunités, avec une hauteur, une dureté, qui n' est point dans votre coeur, à laquelle je ne puis vous reconnoître. Après m' avoir laissé trois jours à mon inquiétude, c' est pour me demander vos lettres que vous m' écrivez... vos lettres ? ... ah ! Ne me les demandez jamais ! Non, jamais je ne consentirai à vous les rendre... je vous croyois fléchie ; la bonté qui vous a intéressée à ma vie, qui vous a fait tenir un de vos gens chez Halifax, me paroissoit un retour de ce tendre penchant qui vous attachoit à moi ; je me flattois qu' au moins l' amitié vous parloit encore en ma faveur... mais non ; vous ne m' aimez plus ; ma vue vous a épouvantée, vous a privée de vos sens. C' est la présence d' un amant autrefois souffert, préféré, chéri, qui a répandu sur vos joues la pâleur de la mort... il est donc vrai

p164

que j' ai perdu tout espoir de vous attendrir : quoi ! Rien ne peut-il vous ramener ? ... mais vous avez raison, madame, je ne dois me plaindre que de moi-même ; je serois trop heureux si j' avois à me plaindre de vous... avec quel plaisir je vous pardonnerois ! Ah ! Lady Juliette, si jamais vous daignates penser à un homme que vous croyez ingrat, infidèle, que vous aviez d' avantages sur lui ! Vous pouviez haïr, mépriser celui qui vous affligeoit ; et moi je ne puis qu' estimer, révérer, adorer celle qui me rend le plus malheureux de tous les hommes. Ah ! La pauvre Lady D' Ossery, que son destin me touche ! Pourrois-je refuser des larmes à sa mort ? Quelle force d' esprit ! Adorer son mari, lui cacher son amour par égard, par reconnaissance ! ... eh ! Que ne l' aimoit-il ! Que ne la rendoit-il heureuse ! Elle étoit digne de son attachement. Pourquoi la fuir, l' affliger ? N' avoit-elle pas des droits à sa tendresse ? Quelle cruauté de l' en priver ! La dureté de cette conduite me révolte. Je suis bien éloignée d' approuver ce chagrin farouche, dont il l' a rendue la victime. Infortunée

p165

Miss Jenny, celle qui vous bannissoit du coeur de votre époux voudroit vous rappeler à la vie, vous voir posséder ce coeur qui devoit être à vous ! Elle ne troubleroit point votre bonheur... hélas ! Ma chere Henriette, quelle différence ! J' ai pleuré, et Lady D' Ossery est morte... je me reproche de l' avoir haïe. J' étois bien injuste, bien inhumaine de la haïr ; c' étoit à elle à me détester. Je suis sensiblement affectée de cette mort. Puisqu' il le permet, je vous envoie ce cahier... je ne sais encore ce que je pense... ah ! Cette aimable Jenny, que son sort a été triste ! Je le croyois si heureux !

LETTRE 36

samedi, à Vinchester.

Milord D' Ossery avoit bien raison de dire que l' espèce de ses torts m' étoit inconnue. Comment aurois-je imaginé ? ... quelle aventure ! Ce *cabinet*... cette *obscurité*... sa hardiesse... il appelle cela un malheur... j' oubliai mon amour, dit-il... ah ! Oui, les hommes ont de ces *oublis* ; leur coeur et leurs sens peuvent agir séparément ; ils le prétendent

p166

au moins ; et par ces distinctions qu' ils prennent pour excuse, ils se réservent la faculté d' être excités par l' amour, séduits par la volupté, ou entraînés par l' *instinct* . Comment pouvons-nous démêler la véritable impression qui les détermine ? Les effets sont si semblables, et la cause si cachée. Mais cette excuse qu' ils prennent, ils ne la reçoivent pas ; remarquez cela : ce qu' ils séparent en eux, ils le réunissent en nous. C' est nous accorder une grande supériorité dans notre façon de sentir ; mais faire naître en nous une terrible incertitude sur l' espèce des mouvements qui les portent à désirer de nous posséder.

Pourtant, ma chere Henriette, ce *perfide* , cet *ingrat* , cet homme *faux et trompeur* , n' étoit qu' un infidèle... pas même un infidèle... sa tête *troublée*... sa raison *égarée*... ah ! Quel égarement ! Qu' il m' a couté de larmes ! Faudra-t-il pardonner ! ... mais comment Milord D' Ossery a-t-il pu me laisser deux ans dans l' ignorance de ce secret ? ... il en donne une raison... il en donne de tout... qu' il a souffert ! Que de probité dans ce

sacrifice ! Quelle générosité ! Il parle de sa fille :
aimable innocente, dit-il... je me

p167

plais à lui voir ce naturel tendre... pauvre petite !
Je crois, ma chère, que je l'aime aussi... ah ! S'il
m'avoit parlé à Erford, que de peines il nous eût
épargnées à l'un et à l'autre ! Je me serois prêtée
à sa situation ; il m'eût été moins dur de le céder,
que de m'en voir abandonnée ; je me serois consolée
par la part que j'aurois eue à la noblesse de son
procédé ; j'aurois pleuré sans doute ; mais je n'aurois
pas versé des larmes si amères. Je ne l'aurois pas
haï, méprisé ; au contraire, il pouvoit conserver
mon estime. L'amitié nous eût liés de ces chaînes
douces, si chères aux cœurs bien faits ; il n'eût pas
fui dans le nord de l'Angleterre pour m'éviter ;
nous nous serions vus ; j'aurois aimé sa femme. Quel
sujet avois-je de m'en plaindre ? Pourquoi
n'auroit-elle pas été ma compagne, mon amie ? Elle
vivroit peut-être encore. Je ne me ferois point le
reproche cruel d'avoir innocemment causé ses
chagrins. Mais à quoi servent à présent tous ces
j'aurois, *il eût*, dont je vous fatigue ?
Milady D'Ossery est morte. Son mari étoit
coupable ; l'est-il encore ? Ne l'est-il plus ?
Voilà le point embarrassant. La raison de me cacher
son secret est bien légère ; si peu de confiance...

p168

mais c'étoit sa femme : oh ! Je ne sais que
résoudre !

LETTRE 37

dimanche, à Vinchester.

je pars après-demain pour Erford ; Abraham est
ici : son maître envoie savoir de mes nouvelles ; je
le crois plus inquiet de ma réponse que de ma santé.
La fin touchante de sa femme avoit arrêté les
transports de ma joie ; elle me frappe encore ; mais
mon cœur parle ; il se fait écouter. Ma chère
Henriette, concevez-vous mon bonheur ? Le Comte
D'Ossery n'est pas indigne de ma tendresse ; qu'il
m'est doux d'accorder à son mérite ce que je croyois
donner à la prévention ! Il n'a point démenti ces

qualités distinguées qui lui soumirent toutes les affections de mon ame. C' est un homme estimable, sincère, généreux, qui va bientôt reparoître à mes yeux... ah ! Tout est pardonné, tout est oublié ! Je ne lui ferai point acheter par des soumissions, des craintes, des incertitudes, un bien qu' il désire ; un prompt retour sera le prix de sa confiance... quel heureux

p169

avenir s' ouvre devant moi ! Mais je vais lui écrire ; pourquoi retarderois-je le plaisir que je puis lui procurer ? Voici la copie de mon billet.

à Milord D' Ossery.

vous me croyez changée, non, je ne le suis point. sensible à votre confiance, je crois devoir l' être aussi à vos sentiments. Je vais chez Milord D' Ormond. Si vous voulez vous rendre à Erford, j' y reverrai le Comte D' Ossery avec ce plaisir vif qu' on sent en retrouvant un ami que l' on croyoit avoir perdu pour jamais.

en l' invitant d' aller à Erford, en lui disant que je la verrai avec plaisir, n' est-ce pas tout lui dire ? Je cache avec peine l' agitation de mes sens ; ma joie brille dans mes yeux ; on dit que je suis embellie depuis deux jours. ô ! Ma chere amie, que je voudrois vous voir !

Mais j' ai des adieux à faire, des larmes à essuyer. Le pauvre Sir Henry ! Il est, en vérité, digne de pitié : je lui ai ouvert mon coeur ; il sait tout ; j' ai cru devoir quelque chose à l' extrême passion qu' il a pour moi. Cette confidence en lui, prouvant mon estime,

p170

a paru calmer un peu ses chagrins ; il sera mon ami, dit-il ; mon bonheur le consolera... il m' a touchée. Adieu, ma chere Henriette ; j' attends vos félicitations à Erford ; j' y serai jeudi, peut-être mercredi : vous jugez bien que j' ai beaucoup d' envie d' y arriver.

Milord D' Ossery à Lady Henriette, lundi à Erford.

vous écrivez, belle Henriette, à Milady Catesby ; on a reconnu votre main, vos armes ; mais à qui remettre votre lettre ? Est-il encore au monde une Milady Catesby ? Ce n' est pas, du moins, à Erford

qu' il faut la chercher. Si, à la place de cette amie si chere à votre coeur, vous voulez en accepter une nouvelle, Milady D' Ossery est prête à répondre à vos tendres félicitations. Elle a ouvert votre lettre avec une liberté dont vous serez peut-être étonnée ; mais quels droits n' a pas cette femme charmante ! Cette Juliette... elle est à moi, pour jamais à moi ! Plus de Milady Catesby ; c' est ma femme, mon amie, ma maîtresse, le génie heureux qui me rend tous les biens dont j' étois

p171

privé. Permettez-moi de vous remercier du désir généreux que vous aviez qu' elle me pardonât. Elle l' a fait ; elle a mis dans cet acte de bonté toute la noblesse de sentiments dont vous la connoissez capable ; hier fut le jour à jamais fortuné...

Milady D' Ossery.

eh bien, cet indiscret, il ne me laissera rien à vous dire. ô ! Ma chere Henriette, ils étoient tous unis contre moi ; on ne m' appelloit ici que pour me conduire dans le piège préparé : ma cousine conduisoit la conjuration ; on ne m' a pas donné le tems de respirer. Un amant repentant à mes genoux, des parents chéris, priant pour lui ; un coeur tendre, le ministre présent... en vérité, on m' a mariée si vite, si vite, que je crois, de bonne foi, que le mariage ne vaut rien. Milady D' Ormond est si vive... si absolue...

Milady D' Ormond.

j' arrive à tems pour me justifier : un *piége* , une *conspiration* , un *mariage qui ne vaut rien...* que penseriez-vous de moi, ma

p172

chere Henriette, si vous n' étiez sûre de mes sentiments pour notre amie ? Oui, je l' ai mariée au seigneur d' Angleterre le plus aimable ; le mariage est bon, je vous assure ; et aucune des parties contractantes n' a envie de le rompre. Juliette n' est-elle pas en droit de se plaindre de moi ! Son bonheur a toujours été un de mes souhaits les plus ardents ; je le crois parfait, et je m' attends à des compliments de votre part.

Milady D' Ossery.

on vous attend avec impatience ici : point de fêtes, de bals sans ma chere Henriette ; je dirois point de

plaisirs, si la personne qui suit ma plume des yeux,
n' étoit déjà un peu jalouse de ma tendre amitié.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)